



38ème journée de l'ARAGP, 30 janvier 2026
Naître, grandir, mûrir, vieillir chez soi.
État des lieux et lieux de nos états.

Maison natale, maison d'enfance, premier appart', colocation, maison de famille, maison de vacances, foyer d'accueil, maison de retraite... être d'ici, être de là-bas, les deux à la fois, nulle part en même temps... repère, repaire, nid ou coquille... de la première à la dernière demeure, quand et à quelles conditions est-on chez soi ? Se sent-on chez soi ?

D'une rive à l'autre des passages empruntés la vie durant, quels ports et quels ponts avons-nous trouvés-crées pour nous ancrer dans le monde, en nous-mêmes, pour nous déployer ? Nous souvenant des espaces que nous avons habités, de ces pays, ces villes, ces quartiers, ces maisons, ces appartements, ces chambres, salons, cuisines et jardins fréquentés, que sont ces lieux devenus, qui nous ont logés autant que nous nous sommes logés en eux ?

À l'aube de certaines expériences de rupture (déménagement, exil, entrée en EHPAD, etc.), que faire – pour soi, en soi – de ces espaces sur lesquels les expériences vécues et les événements de l'histoire ont laissé une empreinte chargée des émotions, des souvenirs, des trésors comme des vestiges encombrants d'une époque ?

À bien écouter les sujets vieillissants que nous rencontrons dans la diversité de nos pratiques et de nos lieux d'exercices, le lieu où ils ont vécu, où ils vivent actuellement, où ils pourraient être amenés à vivre, n'a pas systématiquement valeur d'un « chez-soi ». Si vieillir à demeure est devenu un leitmotiv du virage domiciliaire emprunté par nos sociétés autonomistes, pour autant... vieillir en se sentant « chez-soi », « maître de soi », est-ce tout à fait la même chose ? Cette nouvelle journée de l'ARAGP se propose d'explorer les différentes dimensions et fonctions psychiques du chez-soi, telles qu'elles se manifestent, bruyamment ou sourdement, dans les rencontres cliniques avec les sujets âgés.

Introduction

Solène ROBINET, Julien MONTEIL et François MARECHAL

p. 3

Habiter avec Alberto Eiguer ... et quelques autres

Mireille Trouilloud Psychologue, Psychanalyste, Docteure en psychopathologie

Jean-Marc Talpin Psychologue, Professeur émérite en psychopathologie et
psychologie clinique, Université Lyon 2

p. 7

Chez soi : insuffler à un fragment d'espace le goût de sa vie

Jean-Jacques Amyot Psychosociologue, Chargé de cours à l'Université Michel
de Montaigne (Bordeaux), de Montpellier 1 et de Provence (Aix-Marseille)

p. 23

Alterio voudrait mourir en Afrique.

L'histoire d'un étranger en soi, entre errance et exil psychique.

Gaia BARBIERI Psychologue Clinicienne, Chercheuse post-doc - 1ère assistante,
LARPSyDIS - SSP - UNIL

p. 29

Allers et (non)retours entre l'hôpital et chez soi : d'une rive à l'autre, des ponts et des ports

Céline RACIN Psychologue Clinicienne, Maîtresse de conférences à l'université Lumière Lyon 2,
CRPPC (Centre de Recherche en Psychopathologie et Psychologie Clinique)

p. 37

Du « chez nous » au « chez soi », une histoire d'« entre nous » à tisser »

Équipe mobile de psychiatrie de la personne âgée de Saint Jean de Dieu

p. 46

Introduction

Solène ROBINET, Julien MONTEIL et François MARECHAL

Bienvenue dans la grande maison de l'ARAGP. Cet espace, ce lieu-dit, dans lequel nous nous donnons rendez-vous une fois par an et que nous nous efforçons d'habiter chacune et chacun à notre manière: en y passant, y parlant, l'écouter, en y rêvant.. Cet endroit est un lieu de pensées, pour penser, un lieu de partage et de transmission.

Il y a quelques années, en 2003, l'ARAGP avait consacré sa journée annuelle à la question : « corps et psyché, comment vieilliront-ils ensemble ? » Nous allons penser aujourd'hui une nouvelle composante dans cette réflexion en développant les relations et interrelations du psychisme et du corps avec les lieux qui traversent leur existence.

Alors empruntons à Isée Bernateau (Vue sur mer. Petite Bibliothèque de Psychanalyse. PUF 2018) cette interrogation inaugurale : « A-t-on besoin de se sentir appartenir à un lieu, d'entretenir un lien avec certains lieux, de s'ancrer ? » Cette question invite à prendre en compte le lieu à la fois dans sa réalité, sa permanence (sinon comment s'y ancrer?) et dans sa forme intériorisée, psychiquement établie. Et, dans cette acception, ces lieux sont particulièrement présents (et peut être d'autant plus par leur absence ou leur perte matérielle) dans la clinique des sujets âgés que nous rencontrons dans les institutions, dans leurs domiciles ou ailleurs.

Corps, psyché et lieux sont profondément imbriqués les uns dans les autres et il nous est apparu tout au long de la préparation de cette journée que l'on ne pouvait pas les penser séparément. La personne âgée n'existe pas sans l'Autre, son environnement extérieur et intériorisé et leurs nombreuses interrelations. Tout au long de notre vieillissement, et cela, dès notre naissance, nous nous imprégnons de notre environnement matériel et relationnel. Certains de ces lieux feront place psychiquement, d'autres non. Nous nous ancrons dans certains physiquement et psychiquement et dans d'autres nous n'y ferons que passer.

Alors, comment les crises que nous traversons tout au long de notre vie viennent mobiliser ces lieux et ceux qui les habitent en nous et en dehors de nous ?

Que viennent révéler ces environnements (suffisamment bons ou défailants) en temps de crise du sujet ? Comment ces lieux résistent à l'épreuve du temps ?

Une femme d'environ 80 ans avait intégré un EHPAD mais au fil des semaines, des mois, elle gardait ses valises bien en vue dans un coin de sa chambre. A qui voulait l'entendre, elle disait: "Ici

c'est très bien...mais ce n'est pas chez moi". Chez elle, à ce moment-là, référait à l'appartement acheté "sur plan" avec son époux et qu'ils avaient entièrement aménagé; un lieu qui les a logés, où ils se sont logés, théâtre de leur histoire de couple. Au décès de son époux, elle y logeait toujours, seule désormais...jusqu'à manquer d'y mourir une nuit, d'un problème somatique aigu pour lequel il aurait fallu appeler les urgences au plus vite...Pourtant elle se souvenait de s'être simplement allongée sur le canapé, attendant le matin. La suite, dans son discours, était énoncée comme si cela ne lui appartenait plus: les soignants à domicile qui s'affolent, l'hôpital, le SSR et l'EHPAD. Chaque jour depuis, elle demandait quand elle pourrait rentrer chez elle. L'équipe était inquiète pour cette dame, constatant néanmoins qu'en dépit des valises toujours prêtes, elle prenait aussi ses marques, évoluant dans l'EHPAD, s'y faisant des connaissances et participant à la vie de l'établissement...

Parfois au décours d'une crise de vie, le sujet âgé a besoin tel un escargot ou un Bernard l'hermite de se réfugier en lui-même. Il retrouve par ce chez-soi coquille, appui dans son monde intérieur pour pouvoir se relier de nouveau avec le monde qui l'entoure. Parfois, au contraire, une forme de désir est exprimée de quitter son chez-soi, même si ce désir est révélé par le scandale d'un corps qui n'arrive plus à habiter le lieu qu'il avait auparavant investi.

Dans nos cliniques, dans les rencontres du 3ème, 4ème ou 5ème âge et de leur entourage, nous constatons que certaines personnes sont fixées dans des lieux de leur vie sans que nous puissions immédiatement comprendre pourquoi, ni eux d'ailleurs.

Dans les paroles qui circulent, dans les temps d'écoute que nous aménageons, nous observons parfois des patients qui nous parlent d'un lieu rêvé réel, fantasmé ou idéalisé mais qui ne rencontre pas le lieu dans lequel nous interagissons avec lui. Quel est l'intérêt d'explorer ces différents lieux avec nos patients ?

Au-delà de faire préciser au sujet des éléments biographiques, aborder les lieux de son histoire, et les liens qu'il y rattache, peut-il être un atout de l'écoute clinique ? Christopher Bollas propose qu' :« En reconnectant de la sorte le sujet au monde extérieur connu, l'analyste le ramène aussi à un espace intrapsychique connu : à une confiance en son propre inconscient. » En procédant ainsi cela peut être aider le sujet « à retrouver le fil de sa vie à travers une association libre au monde objectal réel. » (Bollas, 2020).

A l'hôpital, nous rencontrons ce monsieur, un «chibani» arrivé très jeune du Maroc. Jamais vraiment installé, comme dans un temps suspendu, entre son pays d'origine, sa famille restée la bas, et la France, terre de travail. Comment alors se penser un chez soi, pour ce monsieur vieillissant ? Seul homme âgé dans le foyer sonacotra -devenu adoma-, son logement devenait si insécure qu'un délire de persécution s'était installé chez lui. Les voisins, des jeunes, lui voudraient du mal, à lui, ou tenteraient de rentrer chez lui, piller son intérieur... tout en accumulant de façon réelle cette fois, autant d'objets que de petites bêtes à quatre pattes. Les fragilités tant psychiques que somatiques, accumulées, se reflétaient dans cet espace devenu inhabitable. L'hôpital : un

espace refuge, d'accueil, d'écoute, de reconnaissance ? un espace tiers devenu inévitable à ce monsieur pour se poser, se penser, se situer, oser se projeter.

On comprendra peu à peu, que s'intéresser au chez-soi du sujet âgé revêt de multiples dimensions que nous partirons explorer ce jour, que ce soit dans la manière d'y habiter, d'y passer, ou de le quitter. Habiter un lieu est un processus qui se construit sur un terrain neuf ou sur un champ de ruines. Comment est-il possible pour un patient de se mobiliser psychiquement vers un ailleurs pour se laisser la possibilité d'y habiter ? Comment le sujet va pouvoir investir ce lieu qui sera peut être son dernier chez-soi, le dernier lieu de sa vie, loin parfois de son envie?

Selon la clinique, nous ne nous confrontons pas forcément à la réalité matérielle du chez soi de nos patients, cette rencontre reste du côté de la parole et de la rêverie partagée, mais quand on a l'opportunité de découvrir le chez soi d'un sujet âgé, lors d'une visite à domicile, que découvre-t-on du sujet, dans son intimité ? Qu'accepte-t-il de nous dévoiler de lui, dans son lieu de vie et dans son intériorité ? Le patient ne nous dit pas tout de lui, alors... Que va-t-il pouvoir, ou vouloir, cacher de son chez soi ? Que veut dire le fait de vouloir garder son jardin secret ?

Pour paraphraser Lucie Bley (La maison en psychanalyse. Clinique du seuil. Evol Psychiatr 2016) en tant que soignant quand nous allons chez l'Autre nous sommes à chaque fois sur le seuil de la maison. Ni tout à fait à l'intérieur, ni tout à fait l'extérieur" du chez soi de celui qui nous accueille. Nous œuvrons dans « l'entre ». C'est d'ailleurs le sens même de cette pratique de mise en lien et d'étayage, nous nous entre-tenons avec l'Autre. "Tenir de « l'entre », voire, tenir par « l'entre ». Dans l'acte de s'entre-tenir, chacun ouvre sa position et la déplie—la découvre aussi—vis-à-vis de l'autre."

Voici tous les intervenants avec lesquels nous allons vous proposer de vous entre-tenir :

C'est avec Mireille Trouilloud, psychologue, psychanalyste et docteure en psychopathologie et Jean Marc Talpin, Psychologue et professeur émérite en psychopathologie et psychologie clinique que nous aurons le plaisir de débiter cette 38^{ème} journée d'étude. Ils discuteront pour nous du concept d'habiter, à la lumière des travaux d'Alberto Eiguer et d'autres grands penseurs que nous ne tarderons pas à découvrir. Mireille et Jean Marc, ce sont aussi deux habitants historiques de l'ARAGP, que nous nous réjouissons de retrouver aujourd'hui.

Puis c'est un psychosociologue enseignant chercheur, Jean-Jacques Amyot, qui nous fait l'honneur de poursuivre cette journée en nous invitant autour de ce titre « chez soi: insuffler à un fragment d'espace le goût de la vie»

Gaia Barbieri, psychologue clinicienne, chercheuse post-doc , ouvrira les conférences de l'après-midi en nous parlant de son expérience clinique singulière, auprès de personnes vivant l'exil.

Celine Racin, psychologue clinicienne, maîtresse de conférences, poursuivra autour de sa pratique de clinicienne à l'hôpital, lieu de passage, mais aussi espace au sein duquel les portes d'un retour au chez soi se ferment, parfois.

C'est une construction en équipe qui viendra terminer cette journée avec Elise Grataloup, infirmière, Sandie Ronzon, assistante sociale, et Aurélie Rollet, psychiatre, toutes 3 exerçant au sein de l'équipe mobile de psychiatrie de la personne âgée, à l'hôpital saint jean de dieu. Elles nous emmèneront dans leur clinique si particulière qu'est celle qui prend sa place -ou plutôt la place que le patient accepte de donner !- au sein de son «chez soi».

La préparation de cette journée nous a fait voyager du côté de l'enfance, et des premières ébauches de ce «chez soi» . Dans le salon familial, l'arbre du jardin, la cuisine ou le bureau des parents, le pré du voisin... qui n'a jamais passé des heures à concevoir sa cabane, à la transformer, l'étoffer, consolider ses murs, protéger ses entrées... ? Nous avons envie de visiter avec vous cette part infantile qui nous habite et nous anime tous, en partant explorer, rêver, nous réfugier dans les cabanes imaginées et créées par David Mansot, artiste cabaniste, venu du nord du Rhone avec quelques unes de ses habitations fantastiques. Il nous partagera, dans un fil rouge créatif, son travail et les réflexions qui en sont issues.

Allez, entrons...

Habiter avec Alberto Eiguer ... et quelques autres

Mireille Trouilloud¹ et Jean-Marc Talpin²

Avec cette intervention, Mireille et moi avons dû nous inventer un lieu où habiter, où héberger nos pensées. Nous avons choisi un drive, drôle d'idée, non ? mais finalement nous vous présentons plutôt une cabane avec des aménagements du moment.

JMT : Mireille, d'où es-tu ? as-tu vécu, vis-tu, en appartement ou en maison ? Es-tu propriétaire ou locataire.

MT : Je suis née à Grenoble, la ville des Jeux Olympiques, de la première maison de la culture et du premier CCAS mais aussi de la naissance de la gériatrie et du centre pluridisciplinaire de gérontologie. Grenoble c'est encore la ville des nano technologies et la première ville écologique de France. C'est ma ville, pourtant je n'y habite pas.

J'ai grandi dans un appartement modeste. J'ai passé mes dimanches à la campagne, à courir dans les forêts et les prés, à jouer dans la paille, à m'installer dans l'étable. J'ai passé mes étés dehors, camping et baignades dans la mer sans restriction. Plus que la maison ce sont les grands espaces qui m'ont façonnée.

Je suis propriétaire, en moyenne montagne. J'ai élevé mes enfants dans une petite bergerie dans la forêt et la neige, puis me suis installée dans une maison plus civilisée, au cœur d'un hameau ; une maison qui a d'abord été, psychiquement, celle de mon conjoint. Mais assez parler de mes petits coins !

Et toi Jean Marc d'où es-tu ? Où as-tu grandi, appartement ou maison ? Propriétaire ou locataire ?

JMT : Je viens et je vis encore dans l'Allier, pays de plaine. Quand je regarde l'histoire des lieux où (ou que ?) j'ai habité, je me dis que je n'ai guère de nostalgie du premier appartement dont je me souviens, il n'avait pas de salle de bain, je partageais une chambre avec mon frère. Puis nous avons déménagé pour un appartement en HLM qui nous paraissait luxueux. Il y eut des chambres d'étudiants, des appartements puis des maisons, comme locataire puis comme propriétaire ; devenir propriétaire fut assez marquant, voire un peu inquiétant pour moi. Mais maintenant je n' imagine pas changer, même en prenant en compte les enjeux liés au vieillissement, ce qui mobilise des enjeux personnels, de couple et de famille.

1 - Psychanalyste, Dr en psychopathologie clinique, Grenoble

2 - Psychologue clinicien, Professeur émérite de psychologie, Université Lyon 2, CRPPC

Et vous Alberto Eiguer, où avez-vous grandi ?



Vidéo Dunod : <https://www.youtube.com/watch?v=cp4pKIoeJA>

Cher Alberto, reprenons quelques grandes étapes de votre parcours : la migration en France pour vos études, puis votre installation professionnelle, mais déjà auparavant votre déménagement de la maison en famille élargie à un appartement dans la même ville en famille nucléaire, nous semblent révélateurs de quelque chose du cadre, ici de vie, sans doute muet (comme l'écrit J. Bleger, un de vos « pays » pour ne pas dire compatriote !) pour les deux gaulois (ou presque !) que Mireille et moi sommes. Expérience que nous faisons cependant a minima lorsque, enfant, adulte jeune ou âgé, nous allons chez les autres ou lorsque nous déménageons, changeons de mode (appartement/maison, locataire/propriétaire, en famille/seul/en couple/en colloc...), sans parler des fois où nous y allons comme professionnels, en VAD.

Dès lors, après avoir exploré les enjeux de l'habiter et du chez soi avec vous et quelques autres, à commencer par S. Freud, puis avec quelques philosophes, nous approfondirons ces questions durant la vieillesse, à l'épreuve des enjeux et processus du vieillissement, en retenant quelques configurations qui n'épuiseront certes pas la question.

Sans y prendre garde, j'avais ajouté au titre de la journée qui nous rassemble : « mourir chez soi », ce rêve de la grande majorité des français. Et j'avais pensé à cette croyance des latins qu'il ne fallait jamais finir sa maison car alors on mourrait ! Je vois aussi un signe porteur de rêverie au fait que le théâtre des Célestins ait proposé durant ce mois de janvier une pièce de Leïla Cassar et Maxime Mansion intitulée *L'inhabitante*. Vaste question que ce savoir ce que serait inhabiter, ou encore déshabiter, entre inhibition et désinvestissement sans doute.

Quelques questions et mythes contemporains de l'habiter

Nous évoquions plus haut la dimension muette du cadre, à commencer par nos cadres de pensées (Bleger), nos habitus (Bourdieu). Nous sommes globalement des sédentaires, même si nos vies amoureuses, familiales, professionnelles, peuvent nous conduire à déménager, à changer de quartier, de ville, de pays, de continent... Mais la question de l'habiter se pose aussi pour ceux qui bougent, déplacent régulièrement leur habitat, dans le désert, la forêt, la banquise... Nous y

reviendrons tout à l'heure avec Heidegger. Car dans tous les cas on habite bien, il y a des repères pour qui se déplace et déplace avec lui son habitation, extérieur et intérieur, ainsi que nous le verrons plus loin.

Bien sûr, il faut différencier ceux dont c'est le mode de vie culturellement transmis (que l'on pense au vieillissement des gitans que nous pouvons parfois rencontrer en hospitalisation, très rarement en Ehpad) et ceux qui ont dû quitter leur pays, le fuir afin de trouver ou retrouver de la sécurité, un des enjeux essentiels de l'habiter ; ou ceux, encore, qui deviennent sans domicile fixe souvent car ils ont perdu le leur pour différentes raisons : chômage, séparation, impayé et expulsion... Notons au passage que "sans domicile fixe" est une formule questionnante tant elle laisse penser qu'il y a tout de même un domicile, mais pas fixe. Peut-être s'agit-il alors de déplacer, transférer, déposer son habitat interne dans différents lieux, rarement indifférents. Je pense ici au cas évoqué dans une supervision, ici, à Saint-Jean-de-Dieu, d'un SDF (pourquoi en venir à des initiales, comme si les mots même n'était plus habités/habitables) qui lorsqu'il sortait de l'hôpital, s'installait dans l'abribus face à celui-ci, avec tous les effets culpabilisant ou persécutant que l'on peut imaginer pour les professionnels.

Habiter pose aussi la question de s'installer, ce que vous, Alberto, vous travaillez, avec l'exemple des plantes qui rappellent le pays dans votre appartement, certes du côté de la sécurité, mais aussi de l'identité. "A la maison", dit-on le plus souvent, qu'on habite une maison ou un appartement, que l'on en soit locataire (ce qui met dans une certaine dépendance à l'égard du propriétaire) ou propriétaire (ce qui peut être vécu, nonobstant des enjeux idéologiques, comme, pour le moins, un fil à la patte : que l'on songe au "à mort les propriétaire, vive les locataires" de *L'huissier- Saint-Cochon* de Marcel Aymé.

Selon qu'il soit locataire ou propriétaire, la question du chez soi, de la conservation du chez soi, sans parler pour le moment du transfert de chez soi, se pose différemment pour l'âgé qui entre en institution. La conservation en est d'autant plus difficile, en particulier pour des raisons financières, que l'âgé est locataire et qu'il faut réduire les frais. Lorsqu'il est propriétaire se pose certes aussi la question économique et, potentiellement, celle de la transmission.

Revenons à Alberto Eiguer, psychanalyste et psychiatre argentin, ancien président de l'association internationale de psychanalyse de couple et de famille, installé en France en 1996. Il a développé une théorie sur l'inconscient de la maison dans le cadre de ses travaux sur la thérapie familiale psychanalytique.

Dans son livre, *Une maison natale, psychanalyse de l'intimité*, A. Eiguer écrit : « cette maison a été le témoin des faits marquants de mon existence d'alors. J'y appris à cohabiter avec moi-même. C'est ma découverte première : la maison sert à développer notre intimité avec nous-même et avec les autres. On devient alors quelqu'un ».

Son témoignage sincère sur youtube est touchant par son évocation du paradis perdu, le ventre

de sa mère, sa maison natale avec ses coins et ses recoins, ses lieux de l'intime partagée comme la cuisine. Il invite à penser les pièces de nos maisons en fonction de leur symbolique affective et subjective comme a pu notamment l'évoquer Bion.

Je vous propose de présenter une partie du travail d'A. Eiguer en discutant quelques points.

Les concepts centraux

1 / Pour A. Eiguer, dans la continuité d'autres philosophes et psychanalystes, la maison n'est pas qu'un simple lieu physique, elle est un prolongement psychique du sujet. Elle est le lieu de l'origine et des racines à partir desquelles vont pouvoir se construire un chez soi, lieu refuge, lieu de passivité et de régression, lieu de créativité et avant tout celle de nos amours et de notre sexualité qui se déploieraient de manière optimum à l'abri des regards, à l'abri, en sécurité.

2 / La maison, le lieu où l'on vit, est considérée ici comme un représentant de l'organisation psychique individuelle. Quelques signes sont alors parlant à ce sujet : porte ouverte ou fermée, celle de l'intérieur, celle séparant l'intérieur et l'extérieur ; désordre ou rangement, organisés ou non ; décoration minimaliste ou non, colorée ou non ; odeur naturelle, odeur de cuisine, odeur d'huile essentielle, d'encens, papier d'Arménie, parfum de synthèse... pour A. Eiguer tout l'intérieur parle du sujet, de son histoire, de ses aspirations.

3 / A. Eiguer nous propose également de considérer la maison comme une extension de l'appareil psychique familial, un espace où se projettent les désirs, les fantasmes et les conflits inconscients de ses habitants. Un espace porteur des secrets de famille, des tabous, des noyaux honteux parfois surexposés ou restés cachés. Son agencement, sa décoration, et surtout, il me semble, l'utilisation de ses espaces, reflètent l'organisation inconsciente des relations familiales. Qui occupe quelle pièce, quel étage, quelle place à table, dans le salon, sur le balcon... les placards, partagés ou non, les corbeilles de linges communes ou non... quel espace occupe les enfants, celui de leur mère ou de leur père, ont-ils accès à tous les lieux... On peut décliner ces questions sur bien des sujets.

4 / Extension de l'appareil psychique familial, la maison, qui accueille et organise la vie psychique collective de la famille, œuvre à la façon d'un contenant familial, une enveloppe ayant une fonction de contenance au sens de Bion. Elle est donc un réceptacle qui maintient en son sein ce qui est déposé là et reste en attente de transformation pour pouvoir être assimilé. Ainsi, la maison contient les noyaux archaïques, violence, angoisse, destructivité, à l'état brut, en attente de façonnage et de décharge pulsionnelle afin de pouvoir être transformés en éléments assimilables, et ce au service de la liaison interne mais aussi de l'intersubjectivité. Il me semble que nous pouvons considérer les dépôts d'objets personnels dans la maison, les abandons d'objets, les fractures marqués dans les murs comme autant de projection au sein de la maison des éléments

bruts du monde interne et les comportements de rangement et de ménage, changement de place des meubles, comme autant de tentative de les contenir et de tenter de les assimiler. Lorsque la destructivité et la négligence de l'intérieur de la maison restent, elles témoignent d'une détresse psychique associée à un défaut de construction d'une fonction de contenance empêchant le développement d'un chez soi suffisamment bon, protecteur, organisé, dans lequel il est possible de se reconnaître. Cette fonction contenante de la maison est ainsi, également, au service de l'appropriation subjective, permettant de construire un « en soi » en appui sur le lieu de l'intime, le chez soi, nous y reviendrons.

Cette fonction ne s'est pas suffisamment établie chez Amélie lorsqu'elle était enfant. Dans sa maison, elle et ses frères pouvaient changer de chambre au gré de l'évolution de la famille sur décision des parents sans discussion. Dans cette maison, les parents recevaient des enfants pour leur prodiguer des soins, dans un bureau qui était la première chambre d'Amélie. Amélie, enfant, se réfugiait dans un placard, une planque, pour être tranquille et observer le monde circulant dans sa maison, un placard contenant, à l'abri des regards de ses parents qu'elles pouvaient vivre comme intrusifs notamment lorsqu'elle servait leurs observations cliniques dans le cadre de leur travail. Amélie, quinquagénaire lorsque je l'ai rencontrée, était encore à la recherche et en attente d'un bureau, essayant de s'installer tantôt au dernier étage de sa maison, tantôt dans l'ancienne chambre d'un de ses enfants, tantôt dans la salon..., autant de lieux insuffisants pour qu'elle s'y retrouve elle-même, tour à tour trop isolés ou trop exposés. Sur le divan de sa cure, elle a pu expérimenter un espace dont elle n'a pas été délogée, dans lequel elle n'a pas été observée. Elle y a trouvé une relation pour penser son intérieur et ses réparations, y considérer sa maison durant de nombreuses séances, ou plutôt ses maisons, en rêves et dans la réalité. Des narrations sur le même thème laissant entendre les mouvements inconscients associés aux souffrances de l'enfance liées au défaut de contenance et de sécurité de l'habitat familial, réel et psychique, pour dire les manques, les fissures dans les murs, les confusions, les mises en attente et les vides. Autant de variations sur ses maisons à partir desquelles elle a construit une intériorité plus solide et plus personnelle, à partir d'un espace dynamique, l'habitat réel et psychique de son analyste.

5 / S'inspirant de Winnicott, A. Eiguer voit la maison comme un espace transitionnel entre le dedans (l'intimité psychique) et le dehors (le monde extérieur). Elle permet de négocier les frontières entre soi et l'autre, entre la famille et la société. Ces questions se mettent en travail dans les cabinets de psy.

Comme un moi corporel finalement. Georges a grandi dans des maisons « ouvertes » à la nudité et à la sexualité des uns et des autres. Il vit aujourd'hui dans sa maison

encombrée des meubles des générations précédentes dont il essaie de faire disparaître les odeurs. Il « utilise » mon espace-cabinet pour s'y trouver, ni chez lui, ni chez ses parents, un « chez lui-chez moi » pour pouvoir penser un « chez sa mère » (odeur, couleur, disposition de mes objets et de mes livres...) pour pouvoir s'en détacher pour cesser de s'y perdre. Mon cabinet met en travail un espace transitionnel au sein duquel se raconte en acte les confusions des lieux internes familiaux, par excès d'investissement et ritualisation de comportements avant la séance et après dans les lieux communs du cabinet (salle d'attente, toilettes) créant un sas entre dedans et dehors, pour pouvoir entrer et ensuite pouvoir retrouver l'extérieur. Tous les espaces de mon lieu d'exercice sont au service de son organisation psychique, qui s'y déploie et s'y expose, tentant une organisation sans confusion des lieux, afin que je puisse saisir quelque chose de lui et avec lui qui ne peut pas se dire, les traumatismes cumulatifs infantiles que mon lieu contenant avec ses espaces différenciées, transitionnels, favorise une remise en scène et une élaboration au service de l'appropriation de son chez soi psychique, son en soi.

6 / Enfin A. Eiguer nous invite à penser les pièces et leur symbolique. Chaque pièce porte une charge symbolique inconsciente : la scène primitive et les auto et hétéro érotismes à la chambre parentale et personnelle ; le maternel nourricier, les affects à la cuisine ; les relations sociales au salon ; le féminin à la salle de bains. La façon dont ces espaces sont investis révèle une dynamique intra psychique et familiale.

La conceptualisation d'A. Eiguer invite à nous intéresser à l'organisation du chez soi de nos patients pour en repérer et comprendre les organisations psychodynamiques intra et intersubjectives.

Cette approche et cette lecture de la maison comme représentant psychique du sujet m'a toujours cependant questionnée, certainement parce que je fais partie de ceux qui ont construit leur chez soi le plus intime en dehors de leur maison, ou dans un placard, ou dans une cabane. Cela me paraît également insuffisant pour penser le chez soi de tous ceux et celles qui n'ont pas de lieu d'habitation, ce qui entraîne des souffrances psychiques, mais pas toujours une impossibilité à construire un chez soi, externe ou interne.

Bien avant la théorisation d'A. Eiguer, S. Freud a pensé la maison autant comme une métaphore de l'appareil psychique que comme lieu réel investi psychiquement.

1 / Freud et la maison comme lieu psychique

Bien que Freud n'ait pas consacré d'ouvrage spécifique à la maison en tant que telle, plusieurs

de ses textes abordent la dimension psychique du lieu où nous habitons.

L'inquiétante étrangeté (Das Unheimliche, 1919) : C'est probablement le texte freudien le plus important sur la maison. Freud y analyse le sentiment d'inquiétante étrangeté (l'Unheimlich) à partir de son contraire, le Heimlich (le familier, le domestique, ce qui appartient à la maison - Heim). Il montre comment la maison, lieu par excellence du familier et du rassurant, peut devenir le théâtre de l'étrange et de l'angoissant. Ce renversement révèle que ce qui est le plus intime (heimlich) contient aussi ce qui est refoulé qui peut faire retour de manière imprévisible et inquiétante. La maison devient alors le lieu où le refoulé peut resurgir et nous faire vaciller ou dérailler. Nous ne sommes pas sans savoir que la maison est le lieu le plus insécure au regard du risque de violence familiale qui peut s'y déployer.

2 / La maison du rêve : Dans *L'interprétation des rêves* (1900), Freud note que la maison apparaît fréquemment dans les rêves comme représentation du corps, particulièrement du corps féminin, du corps maternel. Les façades lisses symbolisent l'homme, les maisons avec balcons et saillies la femme. Les pièces représentent différentes parties du corps ou différentes femmes. Dans les récits de rêves mais aussi dans les récits tout court, entendre les mots et les mises en images de maisons permet un « accès » aux relations, liens et dynamique familiale de celui qui raconte. Des ruines ou des palais, des refuges, la poussière ou la lumière, la qualité des murs etc... cette écoute de la maison et de son investissement parle de l'état du chez soi psychique inconscient, de ce qui a été ou est encore en souffrance, de ce qui a fait trauma, des idéalizations dont il est porteur.

D'autre part, Freud pense que la maison représente souvent dans l'inconscient le retour au maternel, au ventre protecteur, réactivant les fantasmes de protection et de régression vers un état de sécurité primordiale dans le cadre d'un paradis perdu. Freud désigne l'utérus maternel comme « l'antique patrie des hommes » où chacun a vécu au début de son existence. C'est ce que peuvent être ou devenir les cabinets de psy et leur fauteuil ou leur divan ; et selon l'expérience primordiale, ces lieux d'élaboration du chez soi est agréable ou très inconfortable. Ainsi, ce qui concerne le chez soi peut devenir sacré, intouchable, lieu de toutes les régressions, lieu de passivité sur le canapé, dans le lit...

Freud, l'architecte de notre monde intérieur

Enfin, la pensée freudienne utilise abondamment des métaphores architecturales et spatiales pour construire sa théorie de l'appareil psychique.

La topique spatiale : Freud construit littéralement une « topographie » de l'esprit. Sa première topique (inconscient/préconscient/conscient) et sa seconde topique (Ça/Moi/Surmoi) sont pensées comme des lieux psychiques distincts mais communicants, à la manière de pièces dans une demeure. Le Moi notamment doit gérer les exigences venues de trois « maîtres » situés dans

des espaces différents.

Freud use de **métaphores architecturales** : il compare régulièrement l'inconscient à une cave, un sous-sol où sont relégués les contenus refoulés et autres contenus inconscients. Le travail analytique est comparé à une archéologie, une fouille qui descend dans les strates de construction du psychisme, comme on explorerait les fondations d'un édifice.

L'appareil psychique freudien est structuré comme un bâtiment avec ses différents étages, ses cloisons (le refoulement), ses portes et gardiens (la censure), ses couloirs de communication. Le rêve lui-même est décrit comme ayant une «façade» (le contenu manifeste) et des pièces intérieures cachées (le contenu latent).

Le Moi construit de véritables «fortifications» psychiques - les mécanismes de défense - pour se protéger des menaces internes et externes, à la manière de remparts ou de murs protecteurs.

Cette double dimension - la maison réelle comme lieu d'investissement psychique et la maison comme métaphore structurante de la théorie - fait de Freud l'architecte de la compréhension psychique, spatiale, du monde intérieur.

Chez soi, en soi

Le sentiment d'être «chez soi» dans son propre psychisme est loin d'être évident et peut être perturbé par l'intrusion d'objets internes persécuteurs, perturbé également par un entourage inadéquat au besoin de l'enfant. L'un de mes patients en parlait de manière évidente lorsqu'il évoquait ses visites chez sa mère, de plus en plus redoutée au fil de son analyse, c'est-à-dire au fur et à mesure qu'il a pu se différencier d'elle et construire son intériorité. Il racontait : « quand je suis chez elle, elle passe à l'abordage et je ne suis plus à moi-même ».

Donald Winnicott a développé l'idée que le «chez-soi» psychique se construit dans la relation précoce mère-enfant. La capacité d'être seul en présence de l'autre permet à l'enfant de développer un sentiment d'habiter son propre self. Le «chez-soi» devient alors la capacité d'habiter son monde intérieur, son «en-soi». Pour Winnicott, le vrai self ne peut émerger que dans un environnement suffisamment bon qui offre cet espace de sécurité - une sorte de «maison psychique» protectrice.

Cette considération se retrouve dans le Moi-peau d'Anzieu. Anzieu établit un lien direct entre l'enveloppe corporelle et l'enveloppe psychique. Le «chez-soi» commence avec la peau, cette première demeure qui délimite un dedans et un dehors. L'habitat physique prolonge cette fonction enveloppante. L'en-soi se constitue précisément dans cet espace délimité et protégé par

des feuillets pare excitant et filtrant ce qui vient du dedans et du dehors pour protéger l'espace interne.

Enfin, c'est avec Piera Aulagnier et l'espace du secret que nous pouvons penser un chez soi /en soi. P. Aulagnier a développé une réflexion sur l'espace du secret (du secret, cahiers de psychologie clinique, 2007) comme dimension fondamentale de la structuration psychique. le secret ne constitue pas simplement un contenu caché, mais représente un espace psychique nécessaire à la constitution du sujet. Elle démontre combien le droit au secret est fondamental dans la construction du JE. Là où le sujet garde secrètes des parties de soi, se tisse de la matière psychique. P. Aulagnier analyse comment l'enfant doit pouvoir se constituer un espace secret face au désir maternel de «tout savoir», une omniscience qui est une menace pour l'autonomisation psychique. L'enfant a besoin de préserver des pensées, des affects non partagés ; plus ce besoin est important et agi, plus nous pouvons considérer ce secret comme un espace de résistance à l'emprise de l'autre.

Là aussi, la maison et son usage est révélateur de la possibilité de se différencier, du respect de l'intime de chacun, de la possibilité de construire un en soi sans que l'autre n'y ait accès sans « mon » accord. Laissons-là les psychanalystes pour explorer la pensée des philosophes avec J.M. Talpin.

Quelques philosophes

Alberto, à ma surprise, vous citez largement Bachelard, mais aucunement Heidegger. Peut-être vous est-il trop antipathique, ce que je partage largement, mais il ouvre quelques pistes intéressantes, que Lacan a ensuite discutées, avant quelques autres, philosophes, psychanalystes, urbanistes...

Bachelard et sa *Poétique de l'espace* (1957-1961) sont plus agréables, mais aussi plus directement compatibles avec votre propre démarche, lui qui vint de sa Bourgogne natale à Paris et pensa plutôt ses espaces domestiques dans une forme de lecture symbolique, appuyée sur l'image poétique. La poétique de l'espace s'inscrit dans la dynamique de l'intimité qui va ensuite s'élargissant et commence par la maison et lui est essentiellement consacrée, la maison, des pièces, ses coins et recoins, ses meubles..., elle s'appuie sur l'imagination et les archétypes, s'approchant là de la théorie jungienne mais aussi sur la phénoménologie. En appui sur Jung, il reprend l'idée de l'âme comme une maison dont les étages supérieurs sont le présent et dont la cave renvoie à l'antiquité, sans parler des grottes souterraines comblées, ce qui résonne fortement avec ce qui a été dit avec Freud. Pour Bachelard "notre âme est une demeure" et "il nous faut apprendre à demeurer en nous-même", métaphore du demeurer habiter qui sera aussi utilisée par Winnicott, en particulier dans *La nature humaine*. Dans la deuxième partie de son livre, Bachelard explore deux couples : petit/grand et dedans/dehors, qui ne peuvent que nous parler

et nous rappelle que l'expérience de l'espace est tout autant psychomotrice que perceptive. La dimension du grand/petit, illustré dans une vieille exposition à Beaubourg où le mobilier était fait à telle échelle que l'adulte vivait l'expérience des enfants, revient dans la vieillesse quand le corps se tasse, quand les marches paraissent plus hautes, voire trop hautes, le chemin trop long...

La citation suivante est une belle invitation qui lie l'écrit de Bachelard et le vôtre : "Dans ces conditions, si l'on nous demandait le bienfait le plus précieux de la maison, nous dirions : la maison abrite la rêverie, la maison protège le rêveur, la maison nous permet de rêver en paix." Cette riche formulation sera intéressante à mettre en perspective avec ce qui peut se jouer lorsque la maison est quittée, en particulier pour un lieu non choisi, du fait de contraintes extérieures au sujet. Il en va de même de celle-ci, (à la même page 34) : "Notre but est maintenant clair : il nous faut montrer que la maison est une des plus grandes puissances d'intégration pour les pensées, les souvenirs et les rêves de l'homme. Dans cette intégration, le principe liant, c'est la rêverie. Le passé, le présent et l'avenir donnent à la maison des dynamismes différents, des dynamismes qui souvent interfèrent, parfois s'opposant, parfois s'excitant l'un l'autre. La maison, dans la vie de l'homme, évince des contingences, elle multiplie ses conseils de continuité. Sans elle, l'homme serait un être dispersé. Elle maintient l'homme à travers les orages du ciel et les orages de la vie. Elle est corps et aime. Elle est le premier monde de l'être humain. Avant d'être « jeté au monde » comme le professent les métaphysiques rapides, l'homme est déposé dans le berceau de la maison."

Cette dernière phrase nous offre un pont avec l'écrit de Heidegger (*Bâtir, habiter, penser*) qui date de 1951 (de même que "...l'homme habite en poète...") donc est antérieur à celui de Bachelard.

Heidegger construit sa réflexion à partir de l'étymologie : bâtir vient de Buan (ancien allemand) et bauen (construire, habiter) sont de la même famille que ich bin, du bist (je suis, tu es) ce qui le conduit à conclure que « l'homme est pour autant qu'il habite » ». « la manière dont nous autres hommes sommes sur terre est le buan, l'habitation. Être homme veut dire : être sur terre comme mortel, c'est-à-dire : habiter. », ce qui évoque la tradition des latins de ne jamais finir une maison car, si elle était finie, son habitant mourrait. De plus, Buan signifie aussi : enclore et soigner ; dans l'évolution de la langue, habiter devient habituel, on ne le questionne donc plus. Or c'est précisément ce que les auteurs ici retenus, et nous-mêmes durant cette journée, tentons de faire, en particulier en articulation avec le vieillir.

Heidegger écrit encore, ce qui rejoint Bachelard lorsqu'il écrit qu'avant d'être jeté dans le monde nous sommes accueillis dans un berceau : « nous n'habitons pas parce que nous avons « bâti » mais nous bâtissons et avons bâti pour autant que nous habitons, c'est-à-dire que nous sommes *les habitants* et sommes *comme tels*. » Dans notre référentiel psychanalytique, cela pourrait s'articuler avec le besoin de protection du petit d'homme, avec les bras maternels (le giron), parentaux, comme premier habitat, pour discuter avec vous, Alberto. La suite de la citation

de Heidegger dit bien cela en soulignant que dans l'étymologie de *bauen*, on trouve aussi être en paix, libre, « préservé des dommages et des menaces, préservé de..., c'est-à-dire épargné ». Ceci, dans la clinique peut renvoyer à la question d'une dimension plus persécutoire, de la position schizo-paranoïde. Qu'en est-il en effet de ceux qui n'ont pas été accueillis, ou qui ont été mal accueillis (comme le propose S. Ferenczi) ? Certains vont choisir de fuir l'habitat, ainsi que le donne remarquablement bien à voir le film d'A. Varda *Sans toit ni loi* quand, à la fin, l'héroïne meurt dans le froid habitat précaire d'un fossé après avoir fui un nouveau foyer accueillant mais par là-même mettant le sujet en danger, au risque de la répétition du rejet, de l'abandon. A contrario, pour Heidegger, « Les choses qui en tant que lieux « ménagent » une place, nous les appelons maintenant par anticipation des bâtiments (Bauter). » 192 « C'est seulement quand nous pouvons habiter que nous pouvons construire. », ce que Lacan reprendra (F. Vinot) en soutenant « l'idée d'une schize de l'habiter et du loger », le logé et l'habitant. Cependant, afin de ne pas s'enfermer dans une telle opposition, M. de Certeau propose que « dans le loger se glissent des formes de subversion des espaces et des lieux, nommées pratiques. » Il n'est ici qu'à penser à la manière dont, subrepticement, les âges s'approprient les espaces dans les Ehpad : exemple : alors qu'il y a un salon, les vieux tirent les fauteuils face à la porte de l'ascenseur, bénéficiant ainsi de la circulation, des visites...

Dès lors, nous pouvons soutenir une circularité, ainsi que le propose Augustin Berque pour lequel habiter, « c'est créer le milieu qui nous crée ». Encore faut-il prendre en compte, ici, la dimension de la temporalité mais aussi celle du travail psychique d'appropriation, de transformation par le sujet. Et la liberté qui est laissée à celui-ci pour ce faire.

Ces différentes déambulations là où on habite, entre chez-soi et en-soi, révèle que l'espace n'est jamais purement extérieur et que l'intériorité psychique n'est jamais purement immatérielle - ils se co-constituent mutuellement dans l'expérience d'être-au-monde.

Être chez soi implique une forme d'appropriation de l'espace, mais aussi de s'approprier son être, son en-soi. On peut devenir étranger à soi-même, ne plus habiter son propre psychisme et en souffrir lorsque nous ne savons plus où on habite.

Les vieilles personnes que nous rencontrons, nous en parlent très bien, elles qui ont à vivre le délogement, la perte de leur chez soi pour une chambre qui peinera à devenir un chez moi alors qu'on ne cesse, dans les institutions, de leur dire, « ici vous êtes chez vous, c'est votre chambre... » Les repères précieux de leur existence disparaissent un jour et certains ne s'en relèvent pas. D'autres vont cahin-caha et trouveront comment maintenir une intériorité malgré toutes les intrusions subies, malgré la défaillance de la contenance et des contenus psychiques.

Deux situations vécues cette année à partager pour ouvrir à la gérontologie :

Pierre, 100 ans a décidé d'aller vivre en EHPAD près de chez sa fille dans une ville éloignée de Grenoble où il a laissé son épouse, 97 ans, parce qu'elle ne voulait pas partir. Pierre n'avait pas bien réalisé ce que voulais dire aller s'installer en Ehpad. Il pensait pouvoir retourner chez lui à sa guise. Rapidement, il a demandé à rentrer chez lui. Devant le refus de tous, il a commandé un taxi ; il a été privé de carte bancaire. Alors, il a fait appel à un avocat déployant toute son énergie pour toucher son but. Son avocate a été mise à la porte par sa fille qui a fait appel à un psychiatre ; le diagnostic de paranoïa est tombé. Pierre, privé du respect de sa parole, devenu fou, considéré comme tel, est décédé trois mois après son changement de maison.

Esther, 99 ans, a dû quitter sa maison contre son gré, sans bien s'en rendre compte en raison de ses troubles mnésiques. Elle s'est installée dans cet ailleurs étrange dans lequel elle ne se sent pas en sécurité et ce d'autant plus qu'elle n'a pas de clefs, ni son amie-voisine pour venir la réconforter. Elle dit sa déroute : « je ne sais pas où j'habite ; c'est tout ouvert ici ; ce n'est pas ma maison il y a beaucoup de gens que je ne connais pas ; je suis toute déboussolée. Mais pourquoi je suis là ? Ma porte ne ferme pas, ce n'est pas chez moi. » Quinze jours après, elle a été si malade sur le plan cardio pulmonaire qu'elle a été hospitalisée et à été si agitée qu'un diagnostic de démence fronto-temporale a été posé. De retour au nouveau chez soi, elle poursuit : « je ne sais pas pourquoi je suis là. Je ne me souviens pas de ma maison. Oui bien sûr je sais qui je suis ! tu me ramènes où, dans mon hôtel qui me sert de maison, oui je sais où c'est, je ne sais pas y aller, c'est terrible de ne pas avoir de chez-moi ».

L'habiter au cours des âges

Ainsi que nous l'avons vu avec A. Eiguer et son autobiographie de la maison, il a déménagé plusieurs fois dans sa ville puis a quitté son pays, est parti et a fondé son propre foyer. Dans une vie, il est fréquent que l'on change plusieurs fois de domicile.

De même que Freud écrivait que « rien n'est dans la psyché qui n'ait d'abord été dans le corps », nous pouvons dire que rien n'est dans la psyché qui n'ait d'abord été dans la maison (en laissant à ce terme un caractère générique). Si l'habiter est organisé par l'image du corps (mais quelle expérience de son corps fait le sujet selon son type d'habitat ?) et par l'appareil psychique familial, la question est : comment le sujet s'ancre-t-il dans ces deux sources, quelles transformations peut-il opérer, comment cela est-il remis sur le métier dans la vieillesse, en particulier en fonction de l'évolution du corps, de l'expérience qu'il en fait et de ce que les autres lui en renvoie, pas seulement en termes esthétiques mais surtout en termes fonctionnels, de sécurité et de risques, de possibilité et de dangerosité pour lui-même ?

En appui sur la notion d'« habitat intérieur », quelle est l'expérience du sujet âgé d'une part quant au corps propre et à l'habitat de l'enfance, d'autre part quant au corps propre et à l'habitat

dans la vieillesse et de quelle manière les écarts entre les deux sont-ils vécus, en le mettant en lien avec l'évolution de l'habitat intérieur au cours des ans ?

Pour nombre d'âgés, la question se pose de quitter le logement familial ou personnel ; elle peut se poser tôt mais donne le plus souvent lieu à des défenses qui conduisent à ne rien changer, tant par inhibition que par résistance, par angoisse... Il peut s'agir de quitter la maison pour un appartement, le chez soi pour aller chez les enfants, enfin de quitter le domicile singulier pour un domicile collectif, institutionnel. Ainsi que C. Racin le développa dans sa thèse, il peut aussi y avoir une proposition intermédiaire avec la modification interne du chez soi soit par des aménagements, y compris l'introduction de matériel médicalisé, soit par l'intervention de professionnels chez soi.

Lorsque le changement de lieu de vie s'effectue, il importe d'en explorer les raisons, d'en voir la dynamique singulière et familiale. Nous pouvons schématiquement dégager trois causes principales : l'intrusion type cambriolage, la chute, l'hospitalisation (pour raisons somatique, psychique ou cognitive) durant laquelle le retour à domicile semble impossible. Un de ces points pourrait être particulièrement exploré avec l'article : *Le cambriolage, effraction de l'enveloppe familiale*, de Fatma Derbal, Patrice Cuynet, Maria de la Almudena Sanahuja Dans Le Divan familial 2023/1 N° 50, pages 101 à 114 Éditions In Press. Cela pose toute la question de l'intrusion, qui se pose aussi, mais autrement, en institution, dans la chambre, ce que je mets en lien avec un travail que j'avais présenté ici il y a des années autour du paradoxe du chez soi en institution (*Mais vous êtes chez vous ici*). Dans les deux cas, c'est la dimension d'enveloppe, à la fois protectrice et identifiante, qui est en jeu.

Avant de conclure, nous vous proposons quelques axes d'analyse :

Certains âgés ne changent pas de lieu de vie car ils vont suffisamment bien pour rester où ils vivent mais aussi, dans d'autres cas, car ils semblent agrippés (I. Hermann) à ce lieu et que toute séparation serait un arrachement, un déchirement.

Ainsi que nous venons de l'évoquer, les changements de lieu de vie s'inscrivent dans une dynamique de changements d'enveloppe (alors même que l'enveloppe corporelle peut elle-même être mise à mal), dans une logique d'identité, d'histoire, tout en posant conjointement la question d'être avec d'autres (non choisis le plus souvent). Ces changements mettent ainsi en jeu la question de l'intimité, abordée lors d'une journée de l'ARAGP avec A. Carel, qu'elle soit individuelle, familiale ou groupale. Cette question de l'intimité en institution peut être mise en lien avec le travail de P. Aulagnier sur l'espace du secret comme condition pour pouvoir penser, ce que nous retrouvons avec la V. Wolf d'une chambre à soi. Dans cette dynamique l'intimité peut être pensée comme espace et reflet du vrai self.

Cette question de l'intimité renvoie donc tout à la fois à l'ordre, ou au désordre, en soi, et dans la chambre, la maison : combien avons-nous d'exemple de vieillards qui semblent tyranniques, une tyrannie à penser en écho à la violence intrusive du rangement, d'un rangement autre que celui mis en place par le sujet selon une logique qui lui est propre. Ainsi A. Eiguer écrit-il que « souhaiter ordonner la maison est lié à l'habitat intérieur », c'est aussi vrai de l'inordonner ou de la désordonner.

Enfin, une dernière question, qui résonne beaucoup avec la clinique : quand une personne âgée dit « chez moi », elle parle d'où ? Au double sens de :

- de quel lieu ? Du foyer trouvé à sa naissance, du lieu où elle a grandi, du foyer créé à l'âge adulte, du lieu de vie le plus récent ? D'un mixte de tout cela du fait des jeux de transfert d'un lieu à un autre ? La question est importante car, non travaillée, elle peut conduire à penser à des troubles cognitifs alors que c'est d'autre chose qu'il s'agit.

- d'où au sens de : de quel lieu interne (comme après 1968 on posait cette question pour savoir de quelle place sociale, politique... le sujet parlait...

Enfin, mais ce serait un autre chantier, la question de la maison ouvre à toute la dimension de la transmission ou de son absence par refus du transmetteur ou par refus de l'héritier. Ainsi que l'écrit A Eiguer, dans les cas favorables, hériter participe à tisser ou retisser des liens de filiation, ce qui s'articule avec le travail de deuil. Dans d'autres cas, c'est être aliéné dans un héritage qui fait emprise.

En ouverture, ce qui est une des questions de l'habiter

Comment rendre un espace habitable, demande F. Vinot dans un article.

Vaste question, qui vient nous interpeler bien sûr dans notre vie personnelle, familiale, mais surtout, ici, dans nos postures professionnelles. En effet, un espace n'est pas habitable, ou inhabitable, par nature, par essence. Il l'est en fonction de l'habitant mais aussi en fonction des projets, de l'intentionnalité, avec ce qu'ils contiennent d'enjeux inconscients, du concepteur de l'habitation : vaste chantier, avec ses bonheurs et ses malheurs, auquel se coltinent bien des professionnels... mais aussi, dans les Ehpad, bien des résidents avec leurs capacités à investir mais aussi détourner les espaces et les modes de les habiter.

Vaste question qui touche à ce que chaque sujet a internalisé de l'habiter, à ce qui s'en construit en groupe, au travail de deuil lié au déménagement, a fortiori en institution, mais aussi à la capacité de réinvestissement et à ce qui se joue du transfert sur l'habitat externe (selon sa dynamique propre) de l'habitat interne.

Pour terminer, nous sommes heureux de partager avec vous, deux textes qui nous touchent particulièrement, en lien avec le thème de cette journée.

JE RENTRE A LA MAISON

Je rentre à la maison, je ferme la fenêtre.

On apporte la lampe, on me souhaite bonne nuit,
et d'une voix contente je réponds bonne nuit.
Plût au Ciel que ma vie fût toujours cette chose :
le jour ensoleillé, ou suave de pluie,
ou bien tempétueux comme si le Monde allait finir,
la soirée douce et les groupes qui passent,
observés avec intérêt de la fenêtre,
le dernier coup d'œil amical jeté sur les arbres en paix,
et puis, fermée la fenêtre et la lampe allumée,
sans rien lire, sans penser à rien, sans dormir,
sentir la vie couler en moi comme un fleuve en son lit,
et au-dehors un grand silence ainsi qu'un dieu qui dort.

Fernando Pessoa ~ *Le Gardeur de troupeaux et les autres poèmes* d'Alberto Caiero

Georgui Gospodinov, *Le jardinier et la mort* (Gallimard, Bulgare)

Ce n'est pas tout – mon père réussissait à transformer chaque endroit en jardin, chaque maison en foyer. C'est un talent particulier. Chaque location dans laquelle nous emménagions un jour – or nous déménagions souvent, allez savoir pourquoi – devenait en quelque sorte notre maison de toujours. C'est la raison pour laquelle, à présent, outre tout le reste, je me sens sans foyer. Je n'oublierai pas la manière qu'il avait de transporter même le jardin. Il retirait délicatement les bulbes des jacinthes, des jonquilles et des linaires, des pivoines et des tulipes, il avait ses préférées, des tulipes bleu foncé, hollandaises, dont il ne s'est jamais séparé et qu'il transplantait dans le nouveau jardin.

[...]

Oui, mon père était jardinier. A présent il est un jardin.

Bibliographie (qui, contrairement à l'usage académique, contient aussi des livres qui ne sont pas cités)

Bachelard G. *Poétique de l'espace*, Paris, Ed. J. Corti

Bernateau, I, (2018), *Vue sur mer* 2018, PUF

Berque, A. (2025), *La terre, notre milieu*, Paris, Puf

Cuynet, P. (2023), *L'enveloppe-habitat » du corps familial et ses fonctions*, Le Divan familial 2023/1 N° 50, pages 33 à 48 Éditions In Press

Derbal, F, Cuynet, P., Almudena Sanahuja, M. de la, *Le cambriolage, effraction de l'enveloppe familiale*, Le Divan familial 2023/1 N° 50, 101-114, Éditions In Press

Eiguer, A. (2006), *La part des ancêtres*, Paris, Dunod

(2009) (2^{ème} édition), *L'inconscient de la maison*, Paris, Dunod

1^{ère} ed en 2004

(2016), *Une maison natale. Psychanalyse de l'intime*, Paris, Dunod

(2016), La maison, un lieu de vie et de bien-être *Enfances & Psy* 2016/4 N° 72, 17-28 Éditions érès

(2022), La maison, hier et aujourd'hui, *Le Divan familial* 2022/2 N° 49, 37-51 Éditions In Press

(2022), Réflexions sur les enveloppes psychiques, l'être sans secours et le *Nebenmensch*, In Kaës R., *L'expérience traumatique de l'enfermement* *Le Divan familial* 2022/2 N° 49, pages 87 à 100 Éditions In Press

(2022), La maison un lieu d'intimité : incidences transculturelles ; *L'autre* 2022/2 Volume 23, 199-208, Éditions La Pensée sauvage

Lydia Flem, L., (2004), *Comment j'ai vidé la maison de mes parents*, Paris, Ed du Seuil

Freud, S. (1900). *L'interprétation des rêves*, Paris, Puf, (1967).

(1919) L'inquiétante étrangeté, in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, (1985), 209-264.

Heidegger, M. (1951) Bâtir, habiter, penser, in *Essais et conférences*, Paris, Gallimard 171-193, (1954, 1958 pour la traduction)

Heidegger, M. (1951) « ... l'homme habite en poète... », in *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 224-245, (1954, 1958 pour la traduction)

Lafage, A., Maraquin, C., (2023), Entretien avec Alberto Eiguer, *Le Divan familial* 2023/1 N° 50, 21-30, Éditions In Press

Lassagne B (auteur d'une thèse sur le sujet) et coll, 2024, Le couple-lieu : dernier espace intime face aux bouleversements d'une fin de vie à domicile, *Dialogue* 2024/3 N°245, 137-153

Lévinas, 1972 (*Humanisme de l'autre homme*, Montpellier, Fata Morgana)

Tripier P. (2023) : *Les guerres précieuses*, Gallimard 2023

Vinot, F., Douville, O., *Expériences contemporaines de « l'habiter »*, *Psychologie clinique*, 2021/2, N°52, 5-8

Vinot, F., 2021, Métapsychologie de l'habiter : entre clinique et création contemporaine, *Expériences contemporaines de « l'habiter »*, *Psychologie clinique*, 2021/2, N°52, 9-25

Winnicott, D. W. (1988). *La nature humaine*, Paris, Gallimard, (1990).

Chez soi : insuffler à un fragment d'espace le goût de sa vie

Jean-Jacques Amyot¹

Manières de vivre, manières d'être

L'habitat est au cœur des pratiques humaines, hutte, grotte, abri enterré, sur l'eau ou suspendu pour répondre aux besoins de repos, sécurité, détente, bien-être, intimité, secrets, pouvoir, considération sociale, convivialité, indépendance... bref, des univers foisonnant de pratiques, de symboles, de fonctions et de messages.

Le domicile, un nid et une citadelle. Maison-abri, maison-refuge, maison-sanctuaire, maison-atelier, maison familiale... L'absence totale de domicile signe la désinsertion, la marge, l'exclusion. Un domicile c'est aussi une résidence légale, nécessaire pour nos documents officiels, nos « papiers d'identité ». Les personnes sans adresse troublent l'ordre public² : le citoyen doit être identifiable, localisable dans l'espace social. Une existence légale.

De moins en moins de personnes vont partager une même unité d'habitation, de la maison communautaire au logis d'un groupe familial, du foyer de la famille nucléaire à 11 millions de personnes de tous âges vivant seules dans un logement aujourd'hui. 30 millions de ménages aujourd'hui, 36 millions en 2050 sans augmentation de la population...

Vieillir à domicile...

Un homme passe 10 ans de sa vie seul dans son logement (dont les 2/3 avant 60 ans) et une femme 15 ans (dont les 2/3 après 60 ans). 40 % des personnes âgées de 75 ans ou plus résident seules : 21 % des hommes, contre 48 % des femmes³.

La retraite donne au domicile la prééminence des lieux de vie éveillée. Il devient l'espace principal autour duquel les activités sont organisées.

1 - Amyot J. J. (Dir.) Le domicile au cœur du vieillissement, Éditions Chronique Sociale, 2025

2 - Cf. Michel Foucault, Histoire de la folie à l'âge classique

3 - Des ménages toujours plus nombreux, toujours plus petits, INSEE première N° 1663, août 2017

Du logement au chez-soi

À vouloir parler et traiter avec beaucoup de technique et d'objectivité de nos lieux de vie, mais surtout ceux des autres, on en oublie l'essentiel. Le besoin presque instinctif d'un espace pour soi se révèle très tôt. En psychologie de l'enfant le test projectif du dessin de la maison met en évidence cet extérieur intériorisé, la dynamique affective et relationnelle avec ceux qui partagent cet espace. La maison est vivante.

Les cabanes bâties avec divers matériaux au sein même du logement familial ou en extérieur, font état d'une inscription précoce du besoin – et d'un apprentissage – de constituer un espace bien à soi, singulier, une enveloppe. Apprendre de soi, jouer avec l'infinie variété des règles, inverser l'hospitalité (viens dans ma cabane...). On est le bâtisseur, le législateur, la puissance invitante... Plus tard la chambre de l'adolescent, puis les hébergements insolites, juchés dans les arbres, yourtes, roulottes...

Nous situer dans le monde

Quand on nous demande où nous vivons, souvent nous commençons par préciser la région, la ville, le quartier, une sorte de géographie subjective, affective qui en dit infiniment plus que les tracés administratifs et politiques.

Chez les grecs, le lieu d'habitation, la maison se disait *oikos* mais ce n'était pas la maison réduite au bâti. L'*oikos* signifiait la naissance, l'enfance, l'appartenance à une famille, la totalité des biens possédés, leur administration, la conception des descendants et le cadre de leur naissance⁴. Nous y trouvons l'étymologie et le sens original de l'écologie, l'espace extérieur de vie, et de l'économie au sens de l'administration d'un ménage privé, d'une maison.

Identité

Le Corbusier affirmait que « La preuve première d'existence, c'est d'occuper l'espace », mais pas n'importe quel espace lui répond Bachelard, celui qui nous correspond... Vivre quelque part ou en rêver, c'est poursuivre notre quête et, pour autrui, mener une enquête : qui sommes-nous, d'où sommes-nous ?

L'individu ne se limite pas à son corps : il se distend jusqu'à emplir tout son espace personnel,

4 - Liiceanu G., Repères pour une herméneutique de l'habitation, in Les symboles du lieu. L'habitation de l'homme, sous la direction de C. Tacou, Paris, L'herne, 1983, p. 106

jusqu'au redoublement du moi en « chez moi ». Nos logements nous ressemblent, ces intérieurs traduisent notre intériorité⁵. Ne dit-on pas en entrant pour la première fois chez une connaissance, un proche « ça te ressemble, je l'imaginais comme ça », ou le contraire, ce qui revient au même. Le chez-soi est une des expressions de la singularité profonde de l'individu⁶.

Le domicile fait bien partie des stratégies identitaires : rendre compte de son existence, déterminer sa visibilité sociale, son intégration. Pour Pierre Tap, l'identité apparaît comme une « passerelle tendue, fragile et toujours déplacée » : le chez-soi a des capacités de réassurance, de protection, de restauration.

A preuve, l'épreuve du déménagement avec un sentiment de fractionnement de la cohérence interne du soi (mettre sa vie en cartons). Le livre de notre aventure dont la reliure menace. Le kaléidoscope identitaire organisera là-bas la présentation de soi d'une autre manière. Des cartons ouverts tardivement, d'autres resteront clos, des parcelles de vie resurgissent. Alberto Eiguer parle d'épreuve d'abandon mais ce n'est que le premier mouvement. Le déménagement est aussi une promesse de renaissance.

Le nouvel espace pour devenir chez-soi doit faire l'objet de rites de purification, éliminer toute trace des occupants précédents : il est sanctuarisé. Il s'agit d'adapter ce nouvel environnement alors qu'avec l'entrée en institution il faudra s'adapter à un nouvel environnement. D'ailleurs, on parle d'entrée en institution sans parler de déménagement, une entrée sans rites orchestrés par soi-même.

Lorsque des personnes très âgées parfaitement adaptées, acclimatées à leur seconde peau partent à l'hôpital, notamment en urgence, il n'est pas rare que les repères de l'identité se brouillent, des troubles psychologiques apparaissent parfois en quelques heures. Le chez-soi est un contenant psychique.

A la longue, on intériorise le chez-soi, il nous habite comme une proprioception étendue. On se guide sans effort dans ce corps de bâtiment ; on donne le sentiment de ne faire qu'un avec cet espace. Emmanuel Belin, dans *Une sociologie des espaces potentiels* nous en offre l'expression : « Les habitudes de l'habitat sont composées de gestes irréfléchis, inconscients souvent, Ce sont des ornières comportementales creusées par le cheminement des êtres parmi l'infinité des parcours possibles. Des traces qui matérialisent la confiance d'une personne envers la bienveillance de son environnement »

5 - Cf. Gaston Bachelard, *l'eau et les rêves*, essai sur l'imagination de la matière, éd. José Corti, 1942.

6 - (Habitat, habit, habitude, habitus : habere : manière se tenir, d'être, demeurer).

60 % des retraités habitent dans le même logement depuis plus de vingt ans contre un peu moins de 30 % pour la population totale. Le domicile est donc capital au grand âge, pour ne pas dire le capital du grand âge : la longue pratique de cet univers le rend familier et rassurant, théâtre d'événements majeurs de l'existence.

Souveraineté, liberté, intimité

Le chez-soi est un espace sur lequel nous exerçons un contrôle souverain. Charbonnier est maître chez soi. L'expression « vous êtes chez vous ici » démontre notre pouvoir de délégation symbolique de l'autorité que nous exerçons en ce lieu. Un chez-soi est aussi une institution, un institué par l'habitant lui-même. Les coins, espaces de repos, de refuge, de protection ne sont pas défini par l'espace physique, ils sont des créations symboliques de son occupant. Des centaines de règles implicites, explicites (espaces autorisés/interdits, objets, places, horaires, manières de faire, de se comporter...) s'y déploient.

Libre de faire ce que je veux avec mon corps, libre de faire ce que je veux chez moi. Un endroit à nul autre pareil où nous pouvons nous abandonner, lâcher prise, nous dépouiller autant que faire se peut de nos habits sociaux, du temps social, des pesantes normes extérieures. Être enfin soi-même comme l'on dit...

Dans l'intérieur du domicile il y a l'intérieur de l'intérieur. L'intime – *intimus* superlatif d'intérieur. Alberto Eiguer, à juste titre, différencie l'intime, ce que nous désirons garder en nous, préserver du regard étranger, et l'intimité, une complicité partagée. La chambre, le lit, la salle-de-bain, la toilettes, les toilettes... Le territoire du sensuel, du sexuel, du corps dépouillé. Corps âgé, corps soigné, corps scruté, corps caché, corps et désir... Dans le corps de bâtiment, la vie voilée du corps.

Les victimes de cambriolages parlent de souillure, d'agression, de fracture, d'effraction, de viol de l'intimité. *Entrée chez-moi...*

Le corps, le sac à main, les poches, la chambre, le domicile : chez-soi réduits, miniaturisés, transportables, grandeur nature. « Une résidente promenant partout son sac : "Le sac à main, c'est la maison".⁷ »

7 - Bernadette Puijalon, Jacqueline Trincas, L'habiter des personnes âgées atteintes de troubles cognitifs accueillies en établissement, in Monique Membrado, Alice Rouyer, Habiter et vieillir, Erès, séries : « Pratiques du champ social », 2013, pages 183 à 198

Sédimentation du parcours

Nous n'occupons pas simplement un espace, nous l'emplissons de tout ce qui nous concerne, ce qui nous avons traversé, noyau existentiel venant nourrir la pulpe de ce territoire réel et intériorisé. L'habitat est un miroir : s'y reflètent patrimoine et parcours de vie. Il signe notre singularité : *ex-istere*, se tenir distingué.

Ainsi, on peut comprendre que l'intervention d'un tiers au domicile, aidant ou professionnel, en modifiant la place, l'agencement des objets, voire en supprimant certains d'entre eux jugés inutiles, abîmés, vétustes, brouille le parcours de mémoire, empêchent la carte mentale de coïncider avec la carte en trois dimensions du chez-soi. Lévy-Bruhl parle d'appartenances pour des objets fortement investis affectivement. Ces appartenances constituent des *adhérences de l'être*. Dans l'espace intérieur, des îlots cachés, montrés, exposés, portés...

Interroger à leur domicile des vieilles personnes sur leur parcours est infiniment plus efficace qu'en tout autre endroit. Toutes ces traces faites de menus objets constituent une remarquable mémoire de soutien. Le domicile est un disque dur externe. Simone suit le regard du visiteur assis dans sa cuisine. Commente la très vieille carte postale, se promène d'objets en souvenirs, intarissable, quand tout à l'heure elle répondait avec difficulté aux questions curieuses sur son parcours.

Néanmoins, privé de sa présence le domicile n'est plus qu'un amoncellement d'objets, de traces intraduisibles, un vieil album photos sans légende. Il communique des messages dont seuls ses occupants sont capables de déchiffrer cette pierre de Rosette.

L'exploration du monde et le havre

Repère et espace de stabilité, en nous offrant un enracinement psychologique, il autorise, facilite l'exploration du monde. Un port d'attache dans notre aventure de la vie (G.-N. Fisher). Combien de voyageurs, pourtant ravis de leurs périples, expriment leur plaisir de rentrer chez eux, tout en se promettant d'autres voyages... Le voyage n'est pas l'errance.

Vieillesse

Au grand âge, ce territoire sur lequel nous exerçons un droit presque absolu, deviendra le dernier carré où nous aurons à défendre notre liberté, notre autonomie, nos choix, nos risques, notre projet, notre identité. Nous savons tous, quand surviennent des incapacités, une chute, un

problème de santé, que de bonnes âmes, aidants ou professionnels, voudront s’immiscer, pour notre bien, dans cette espace où jusque-là nous avons été les maîtres à bord. Il faudra donc résister à l’envahissement, aux bonnes volontés, aux professionnels par peur de perdre les clefs de ce royaume...

Le risque de perdre la maîtrise de l’espace domiciliaire avec lequel on fait corps, de ne plus être en capacité ou autorisé à gouverner son chez-soi engendre des positionnements, des dénis et des refus que les professionnels du domicile et les familles connaissent bien. Pour ne pas prêter le flanc aux craintes et s’opposer aux propositions de l’entourage, les difficultés, les mésaventures seront cachées, minimisées...

Le domicile éminemment protecteur... *ferme bien la porte... Tu es bien ici, ça nous rassure... Tu as tout ce qu’il te faut...* L’intérieur veillant sur nous. Quand le grand âge survient, il semble introduire de lui-même dans cet espace un ensemble de menaces. Une sorte de maladie auto-immune pour ce soi chez-soi. A quatre-vingt-dix ans, trop dangereux ! Implicite ou explicite, la formule vaut alternative : entrer dans le médico-social ou le laisser entrer chez soi... Le chez-soi peut y perdre sa substance... simple logement, hébergement...

Alterio voudrait mourir en Afrique.

L'histoire d'un étranger en soi, entre errance et exil psychique.

Gaia BARBIERI¹

Naître, grandir, mûrir, vieillir, chez soi. La première fois que j'ai lu le titre du beau colloque qui nous réunit aujourd'hui, je n'ai pas pu éviter de me dire qu'il manquait un verbe : « mourir ». *Mourir chez soi.* Cette phrase m'a immédiatement évoqué cette expérience incroyablement riche et complexe, à la fois absolument singulière et universelle, qui consiste à accompagner une personne très âgée dans ses dernières années, dans ses derniers mois, dans ses dernières heures de vie.

Excusez-moi, car là je vais devoir ouvrir une petite parenthèse qui concerne ma vie personnelle. Ma grand-mère Luisa, jusqu'à sa mort à 96 ans, a revendiqué sa volonté de vieillir et de mourir *chez elle* – « a casa mia », comme elle le disait – comme s'il s'agissait d'une question existentielle majeure. Cette femme indépendante et têtue, excentrique, au caractère difficile, et pour qui la liberté était la première des valeurs, ne pouvait désormais concevoir son *chez soi* autrement que comme une niche, un refuge, un endroit discret et furtif où pouvoir se retirer, loin du monde – un monde qu'elle ne reconnaissait plus.

Elle avait survécu à la deuxième guerre mondiale et au nazi-fascisme, puis aux idéaux et aux espoirs de changement politique qui l'avaient animée lorsqu'elle était jeune, elle avait survécu à ses frères, à ses amis, à son amour de toute une vie - mes grands-parents n'avaient jamais voulu se marier, méprisants comme ils l'étaient d'une institution patriarcale dans laquelle ils ne croyaient pas, mais ils ne s'étaient jamais quittés. Surtout, elle avait survécu à son unique fils, mon père. Et c'est ainsi qu'elle se sentait : une survivante, une rescapée, exilée d'un espace-temps à jamais révolu. Exilée d'un pays inexistant, car détruit, pulvérisé par le passage implacable du temps. Elle partageait avec moi son immense nostalgie – une nostalgie à la fois douloureuse et très douce, qu'elle appelait avec ce mot portugais impossible à traduire, « saudade ». Et, prise dans cette transmission, je me rendais compte qu'une telle « saudade » concernait, certes, la vie d'avant, mais aussi, étrangement, la mort. Pour Luisa, la mort était devenue, dans un certain sens, un lieu rassurant, un « chez soi » où il s'agissait de faire retour. C'est probablement pour cela qu'elle a

1 - Psychologue Clinicienne, chercheuse post-doc - 1ère assistante, LARPSyDIS - SSP - UNIL

beaucoup souri, quand, la nuit de son agonie, et qu'on était ensemble dans son appartement, je l'ai serrée dans mes bras et je lui ai dit « Viens avec moi, je te ramène à la maison ».

Plusieurs années plus tôt, et dans un contexte très différent, cette idée m'avait déjà effleurée. Je veux dire, l'idée que la mort puisse être vécue par certaines personnes vieillissantes comme un lieu familier, un chez soi, la destination espérée et fantasmée d'un voyage de retour. J'étais alors étudiante en Master de Sciences Cognitives à Milan, et j'étais en train de mener mon enquête de mémoire, qui portait sur le raisonnement autobiographique des sujets aux prises avec la grande exclusion psychique et sociale. Je participais donc à des maraudes nocturnes mises en place par une association pour amener quelque-chose de chaud à boire et à manger aux personnes SDF, et surtout pour créer des liens avec elles.

Dans ce cadre, j'ai rencontré Alterio, un monsieur de 68 ans qui vivait à la rue depuis trois ans, et qui a accepté de se faire interviewer pour mon enquête. Cette rencontre de recherche, que j'ai menée de manière un peu « sauvage », un peu naïve - c'est-à-dire, en ayant une posture qui n'était pas celle d'une professionnelle, d'une chercheuse expérimentée, ni, encore moins, celle d'une psychologue – m'a profondément marquée. Ce que j'en ai retenu pendant très longtemps, c'était l'impossibilité d'habiter qu'Alterio avait partagée avec moi, et le poids d'une errance et d'un exil qui projetaient comme une ombre sur sa vie psychique, *l'ombre d'un étranger en soi*.

Quand, douze ans plus tard, en vue de notre rencontre d'aujourd'hui, j'ai relu mes notes et j'ai réécouté l'enregistrement de cette interview, je me suis rendu compte que la mort et, plus largement, les pulsions de mort et le travail de déliaison occupaient également une place centrale dans son histoire. Comme le pivot d'une spirale qui a imprimé son mouvement inarrêtable à la vie d'Alterio, et cela, peut-être, depuis le début.

Lorsque je rencontre Alterio, je lui demande tout d'abord de s'imaginer sa vie comme s'il s'agissait d'un livre, divisé en différents chapitres, et de commencer à me parler du chapitre qu'il était en train d'écrire, ou de lire, actuellement. C'était une question que je posais à tous mes participants, que j'invitais ensuite à remonter dans le temps, de chapitre en chapitre, afin de pouvoir me représenter ceux qui, pour eux, étaient les points d'articulation, de coupure ou de rupture de leurs histoires de vie.

Alterio commence alors à me raconter comment, il y a trois ans, il est devenu SDF. Il me dit qu'il était à l'époque entrepreneur en Afrique, au Togo, et que la crise économique l'a contraint à fermer son activité. Il souligne que, s'il s'est trouvé particulièrement en difficulté, c'est qu'il était là-bas un *étranger*, et donc obligé à payer plusieurs impôts dont ses concurrents togolais

ne devaient pas s'acquitter. Il m'explique ensuite que, après avoir presque tout perdu, il a voulu rentrer en Italie, afin d'essayer d'obtenir sa retraite.

Commence alors une odyssée administrative digne de Kafka, racontée d'ailleurs avec une bonne dose d'humour noir par Alterio, où des fonctionnaires de l'État lui reprochent d'être parti d'Italie depuis trop longtemps, de n'avoir pas suffisamment cotisé, etc. Il n'a donc pas le droit de recevoir une retraite, et même pas le minimum vital : « C'est comme si je n'étais plus italien », me dit-il sombrement, « mais alors, je suis quoi ? ». La thématique de l'étrangeté, une étrangeté qu'on pourrait penser comme radicale, fait ainsi tout de suite son apparition, et, dans les mots d'Alterio, elle me semble émerger comme étroitement liée à une forme d'injustice, d'inégalité et de blessure.

Cette thématique insiste aussi lorsqu'Alterio, en court-circuitant ma proposition de remonter dans le temps, décide de me raconter son histoire « depuis le début ». Il me dit qu'il est né en Albanie, et qu'il est donc « mi-italien, mi-albanais ». À ma grande surprise, il précise que son père a été ministre de l'Agriculture entre 1938 et 1944 en Albanie, sous le règne du roi Zorg. Tout en connaissant le nom de famille d'Alterio, je ne suis jamais arrivée à vérifier cette information, qui – comme d'autres éléments romanesques et rocambolesques de son histoire, me semble peu vraisemblable. Alterio continue en me disant, de manière très sèche et quasi brutale, qu'en 1947 son père a été assassiné par Enver Hoxha, qui était alors devenu Président de l'Albanie.

Ce qui est probable, c'est effectivement que le père d'Alterio ait été assassiné en tant que dissident politique, et que l'exil de sa famille ait commencé à ce moment-là. Alterio, qui avait 3 ans à l'époque, me le raconte ainsi :

« Étant donné que ma mère était italienne, après la mort de mon père, on nous considérait comme des étrangers, et en '47 on nous a mis dans un bateau et on nous a expulsés, expédiés en Italie ».

Alterio évoque brièvement une période d'internement dans un camp à Bari, et puis il m'explique que, avec sa mère et ses 4 frères et sœurs, ils ont finalement trouvé un refuge à Rovigo, dans la Vénétie, au sein d'un hôtel que son père avait acheté quelques années plus tôt et qui était géré par son oncle maternel. Il me raconte que, à la suite de l'assassinat de son père, sa mère avait « perdu la tête ». Elle n'était donc pas en mesure de prendre soin de ses enfants, et le petit Alterio, qui était le cadet, avait trouvé protection sous l'aile de son oncle, qui le considérait comme son propre fils. En revanche, ses frères et sœurs qui étaient plus âgés, avaient été confiés à un foyer de bonne-sœurs.

Ce passage de l'histoire d'Alterio est très intense à écouter, et je me souviens avoir éprouvé des affects qu'Alterio, pour sa part, n'a pas nommés. Une grande tristesse pour cet enfant de 3 ans qui, après avoir perdu son père et son pays, d'une certaine manière perd aussi sa mère, qui ne survit pas psychiquement à cette énorme violence. Une forme de gratitude pour cet oncle, et à la fois une espèce de honte, vis-à-vis du sort réservé à ces autres quatre enfants, certes un peu plus grands qu'Alterio, mais quand-même pas du tout adultes (l'aîné avait alors 12 ans), qui n'ont pas la même chance que leur petit frère, et qui partent vivre au foyer, dans on ne sait quelles conditions.

La chance d'Alterio. Il y aurait beaucoup à dire sur cet aspect de son histoire. À plusieurs reprises, il me parle de la présence de la Providence divine dans sa vie. Mais au lieu de le relier aux autres, cette vision religieuse semble renforcer, pour Alterio, son sentiment d'être différent, d'être *exceptionnel*. Dès le tout de début de sa vie, le fait d'avoir plus de chance que les autres – et en l'occurrence, plus de chance que ses frères et sœurs – est pour Alterio un facteur d'exclusion. Il est pris sous l'aile de son oncle, et il est donc exclu de sa fratrie, et du lien que sa mère entretient malgré tout avec ses autres enfants. Lorsqu'il a 17 ans, l'un de ses frères meurt dans un accident de voiture, et cet événement tragique rompt à jamais le lien déjà fragile entre Alterio et sa famille. Voici comment Alterio me raconte cette rupture :

« Et la première chose qu'ils m'ont dit, ma mère et mes frères et sœurs, c'est 'nous n'allons plus t'aider'. Car, étant donné que j'avais vécu avec mon oncle, il n'était plus là ce... Ce lien, il n'était plus là, car ce lien très fort, je l'avais avec mon oncle ».

En relisant le verbatim de nos échanges, au bout de tant d'années, et avec plus d'outils qu'alors pour tenter d'entendre Alterio, je pense à la figure du *préjudicié fondamental*. D'après Pierre-Laurent Assoun (2005), la personne en situation de précarité se voit souvent en tant que *préjudicié fondamental*, objet d'une injustice originelle de la part de l'Autre (l'objet primaire, la société, la nature, le destin...). Dans l'histoire du sujet, il est arrivé quelque chose d'irréversible, comme un manque de reconnaissance fondamental, qui est l'origine et le noyau actif du vécu de désubjectivation, de déshumanisation, qui caractérise l'existence du sujet précaire en tant qu'*état d'exception*.

Richard III, un des plus grands méchants shakespeariens, difforme et méprisé dès sa naissance, désaffilié et donc agissant au-delà de toute limite d'humanité, incarne, dans ce sens, la figure du précaire préjudicié. Il ne demande plus rien, mais « il se rembourse », parce que le désaide absolu qu'est sa condition de vie, paradoxalement, fait que tout lui est dû.

Alterio n'est pas un Richard III, il ne se rembourse pas en écrasant les autres, mais il a sa propre manière de se sentir « exceptionnel ». La chance, la Providence, et puis sa capacité extraordinaire de rebondir, de se relever, de « remonter la pente », comme il le dit, après chaque chute. Mais dans son récit, il « remonte » toujours tout seul, avec ses propres forces. Comme lorsque, à 17 ans, il se retrouve seul, sans aucune aide de la part des siens, sans aucun lien qui puisse le tenir. Il part alors travailler dans le premier des innombrables hôtels parmi lesquels il errera pour une grande partie de sa vie.

La manière dont Alterio parle de son investissement de chacun de ces hôtels est très intéressante. Il s'agit en fait pour lui de différents fragments d'un chez-soi disloqué. Ce qui est commun à tous ces chez-soi éparpillés, c'est qu'ils sont, pour Alterio, des lieux d'affiliation à des figures paternelles. Si le tout premier hôtel est pour lui un véritable refuge, où il se fait pratiquement adopter par son oncle, le deuxième, celui où il part tout seul pour gagner sa vie, est un endroit où il va rencontrer une première figure de maître – le directeur de l'hôtel, qui lui apprend le métier.

Ces figures de maîtres, inscrites dans différentes groupalités, vont se succéder, d'hôtel en hôtel, au fil des saisons. Assez tôt dans son périple, Alterio rencontre un cuisinier qui l'avait connu enfant, car il avait travaillé dans l'hôtel de son oncle. De cette rencontre, extrêmement touchante, naîtra la passion d'Alterio pour la cuisine, métier qu'il va investir de manière très studieuse et rigoureuse :

« La journée je travaillais, et la nuit je préparais mon menu. Je passais toutes les nuits à étudier des recettes, comme un fou », m'explique-t-il.

Alterio devient peu à peu un cuisinier reconnu, il arrive à gagner très bien sa vie, mais il ne revient jamais sur ses pas, il ne travaille jamais deux fois dans le même hôtel. Il commence à partir de plus en plus loin, en Europe et en Afrique. Dans ce mouvement d'aller toujours de l'avant, j'entends l'urgence d'une fuite, la nécessité impérieuse de se délier, pour se relier ailleurs – mais toujours de manière temporaire. L'impermanence des lieux et des liens marque profondément le parcours d'Alterio, ainsi que sa vie psychique.

Cela émerge d'ailleurs dans le cadre de son processus de filiation : il me dit s'être marié quatre fois, avec quatre femmes de quatre nationalités différentes, et avoir eu un enfant avec chacune d'entre elles. Je ne sais pas jusqu'à quel point il s'agit d'un discours exagéré pour paraître exceptionnel (justement !), mais j'entends qu'Alterio n'invente rien lorsqu'il me dit, au bout d'un long silence, qu'il n'a plus aucun lien avec ces femmes, et qu'il n'a pas vu ses enfants depuis des années.

Lorsqu'il me livre son histoire, à 68 ans, Alterio me dit se trouver « à l'endroit le plus bas » de toute sa vie, et que donc, maintenant, il ne lui reste qu'à remonter la pente une nouvelle fois. Et une nouvelle fois, en ne comptant que sur ses propres forces. Il me parle alors longuement de ses péripéties à la rue et dans les dortoirs, il me raconte son exclusion, son incapacité absolue de faire la manche, l'hostilité des gens autour de lui – autant celle des institutions qui lui ôtent ses droits, que celle des passants qui le regardent avec mépris, que celle des autres usagers des dispositifs d'urgence sociale.

Une telle hostilité le blesse, lui fait du mal, et elle pénètre son espace psychique : Alterio éprouve effectivement de l'hostilité à l'égard des autres, et notamment, à l'égard de tous ceux qui incarnent des figures de l'étranger. ***A CE PROPOS, SON DISCOURS DEVIENT PARTICULIÈREMENT FRAPPANT ET PARADOXAL LORSQU'IL PORTE SUR L'AFRIQUE, CONTINENT QU'IL A AIMÉ ET OÙ IL A LONGUEMENT HABITÉ (LÀ AUSSI, EN CHANGEANT PLUSIEURS FOIS DE PAYS), QU'IL FINIT PAR DÉCRIRE DANS SON RÉCIT COMME ÉTANT SON DERNIER POINT D'ORIGINE «JE VIENS D'AFRIQUE», RÉPÈTE-T-IL PLUSIEURS FOIS.***

Lorsqu'il me parle de sa vie en tant qu'étranger en Afrique, Alterio met l'accent, d'une part, sur la solidarité et l'entre-aide dont il a fait l'expérience, et sur les liens d'amitié qu'il a pu tisser là-bas, et, d'autre part, sur son sentiment d'isolement irréductible : « plutôt que d'aider un blanc, les Africains préfèrent le laisser crever », affirme-t-il. L'Afrique est pour Alterio un chez-soi à la fois idéalisé et vécu comme toxique. Son positionnement vis-à-vis des immigrés originaires d'Afrique avec qui il partage actuellement ses lieux de vie précaires, est, pour sa part, beaucoup moins ambigu, et structuré par une hostilité troublante, et même par une forme de racisme (qu'il se presse de dénier à plusieurs reprises, naturellement). Ces figures de l'étranger sont pour Alterio associées à une violence totale, meurtrière : il me parle de manière très crue des conflits inter-ethniques dont il est régulièrement témoin, et il me dit même qu'un jour, au sein d'un dortoir, il a vu un homme se faire égorger.

Je ne peux pas éviter, aujourd'hui, de me demander de qui Alterio était véritablement en train de me parler, tant il me semble pouvoir entendre cette partie de son discours comme un symptôme d'une identification projective. Cet étranger si menaçant serait alors une ombre projetée vers le dehors, pour survivre à la terreur de faire face à l'autre et à l'étranger en soi.

Afin de *se sauver*, Alterio ne peut pas se permettre d'accéder à un positionnement dépressif. La position paranoïde-schizoïde lui permet de maintenir sa dynamique de fuite en avant dans l'espace et dans le temps, une nécessité de *se sauver*, sans se retourner. En effet, vers la fin de notre interview, il me dit qu'il a horreur de la contemplation du passé, et qu'il n'y repense que

très rarement, par peur de se laisser envouter par la nostalgie et les regrets. Cette affirmation me fait d'abord culpabiliser, « qu'est-ce que j'ai fait ? » je me demande, en songeant aux effets que cette immersion dans son histoire pourrait avoir sur Alterio. Ensuite, au vue de la vivacité des souvenirs qu'il a partagés avec moi, de la quantité de détails et de la finesse avec laquelle il a tissé son récit, je me dis qu'au fond, le passé doit d'une certaine manière être très actuel pour lui – et peut-être – bien trop actuel.

À ce propos, Alterio me raconte comment, pour lui, des différents lieux et des différents temps peuvent parfois se mélanger, se superposer, sans solution de continuité. Cette forme d'errance psychique (qui, comme Olivier Douville l'a bien souligné, est en fait le produit d'un empêchement d'une errance qu'aurait été vitale) se manifeste, chez Alterio, par des rêves qu'il définit « prémonitoires ». Tout au long de sa vie, il a eu le sentiment de connaître parfaitement des endroits où il ne mettait les pieds que pour la première fois - et cela, d'après lui, à la suite d'un rêve qu'il avait fait. Lorsque, en guise de dernière question, je lui demande comment est-ce qu'il imagine le chapitre de sa vie qu'il doit encore écrire, et qui se déroulera, donc, dans un futur relativement proche, il évoque justement l'un de ces rêves :

« Je rêve toujours d'un calvaire. Un endroit avec un grand crucifix. Avec un amphithéâtre et une cloche en bronze, une grande cloche en bronze, et cette cloche qui sonne tous les jours à trois heures de l'après-midi. Je vois donc la croix, une très haute croix noire avec un amphithéâtre blanc, où se rassemblent les fidèles, et j'entends cette cloche ».

Si, sur le moment, je n'arrive pas à le questionner sur ce rêve, tant il me laisse sans mots et comme hébétée, je m'aperçois, en le réécoutant, qu'Alterio me parle, ici, de la mort et de la vie, et plus précisément de *sa* mort et de *sa* vie, et de comment pour lui elles sont entremêlées. Il me décrit l'endroit où ces deux pôles contraires se rencontrent et s'articulent. Un calvaire. Il me laisse entendre que sa place pourrait être sur la croix, mais – et cet aspect est vraiment celui qui m'avait le plus troublée en l'écoutant – il ne le fait pas de manière désespérée. Au contraire, sa voix est calme, presque souriante.

Comme si ce « calvaire » qu'est pour lui la vie était, d'une certaine manière, rempli de joie, chargé d'une potentialité d'espoir (comme l'est d'ailleurs la scène de la crucifixion christique). « Malgré tout je suis content de vivre, la vie est merveilleuse, si belle et si variée », me dit-il, comme pour me rassurer, mais avec sincérité. Et d'ajouter, quelques minutes plus tard : « Je voudrais mourir en Afrique ».

L'horizon du dernier « chez soi » vers lequel il regarde avec moi, peu de temps avant qu'on

se sépare, est celui d'une plage solitaire, quelque part en Afrique. Il imagine se construire une cabane, et aller y passer ses dernières années, enfin tranquille. Il me parle même d'un projet – créer une association pour aider les enfants de la rue qu'il a souvent côtoyés lorsqu'il vivait au Togo. Pour qu'ils puissent avoir un endroit où habiter et puis, ajoute-il,

« Pour qu'ils ne soient pas condamnés à passer toute la vie là où ils sont nés, pour qu'ils puissent aller ailleurs, voir le monde ».

« Comme vous », je pense sans lui dire, en souriant.

Ensuite, le fantasme de la cabane sur la plage regagne le devant de la scène. Alterio s' imagine s'éteindre là-bas, et je me rends compte que l'espoir qui le porte et qui lui permet de tenir, dans sa très grande précarité, converge probablement vers cette plage, vers cette cabane, vers cette mort qui n'est plus, cette fois-ci, synonyme d'un travail épuisant de déliaison et de perte, mais qui indique simplement un lieu. Où pouvoir enfin rester. Chez soi.

Allers et (non)retours entre l'hôpital et chez soi : d'une rive à l'autre, des ponts et des ports

Céline RACIN¹

Tout d'un coup la lumière s'éteint ; c'est l'obscurité complète, sauf le point rouge d'une cigarette dans le corridor avec son reflet presque imperceptible, et le silence sur cette base de respirations très fortes comme dans le sommeil et du bourdonnement des roues répercuté par l'invisible voûte.

Vous regardez les points, les aiguilles verdâtres de votre montre ; il n'est que cinq heures quatorze, et ce qui risque de vous perdre, soudain cette crainte s'impose à vous, ce qui risque de la perdre, cette si belle décision que vous aviez enfin prise, c'est que vous en avez encore pour plus de douze heures à demeurer, à part de minimes intervalles, à cette place désormais hantée, à ce pilori de vous-même, douze heures de supplice intérieur avant votre arrivée à Rome. [...]

Vous vous dites : s'il n'y avait pas eu ces gens, s'il n'y avait pas eu ces objets et ces images auxquels se sont accrochées mes pensées de telle sorte qu'une machine mentale s'est constituée, faisant glisser l'une sur l'autre les régions de mon existence au cours de ce voyage différent des autres, détaché de la séquence habituelle de mes journées et de mes actes, me déchiquetant,

s'il n'y avait pas eu cet ensemble de circonstances, cette donne du jeu, peut-être cette fissure béante en ma personne ne se serait-elle pas produite cette nuit, mes illusions auraient-elles pu tenir encore quelque temps,

mais maintenant qu'elle s'est déclarée il ne m'est plus possible d'espérer qu'elle se cicatrise ou que je l'oublie, car elle donne sur une caverne qui est sa raison, présente à l'intérieur de moi depuis

¹ - Psychologue Clinicienne, Maîtresse de conférences à l'université Lumière Lyon 2, CRPPC (Centre de Recherche en Psychopathologie et Psychologie Clinique)

longtemps, et que je ne puis prétendre boucher, parce qu'elle est en communication avec une immense fissure historique.

Je ne puis espérer me sauver seul. Tout le sang, tout le sable de mes jours s'épuiserait en vain dans cet effort pour me consolider.

Michel Butor, *La Modification*, 1957.

Cette si belle décision enfin prise, issue d'une fissure béante, cette « apparence de décision » nous dit Léon Delmont, produite de cet ensemble de circonstances, de cette donne du jeu faisant glisser l'une sur l'autre les régions de son existence au cours de ce voyage différent des autres, détaché de la séquence habituelle de ses journées et de ses actes, voilà bien une image qui m'accompagne lorsque je rencontre certaines femmes et certains hommes hospitalisés en gériatrie et qui rencontrent, à ce moment de leur existence, la nécessité de recourir à des soins de longue durée, à domicile, en USLD ou en EHPAD. Apparence de décision tant cette décision, le plus souvent, relève non pas d'un désir mais d'un « non-choix » ou d'un « choix raisonnable », pétri d'ambivalence et jamais tout à fait soldé de ses tensions. Une décision derrière laquelle se trouve un certain nombre de conflits inhérents au travail d'élaboration des épreuves que donne à vivre cette situation d'institutionnalisation. Ces conflits intrapsychiques sont susceptibles de se traduire par une forte ambivalence, des hésitations, des oscillations, et de s'actualiser dans des conflits interpersonnels avec les proches, comme dans des conduites d'opposition avec les professionnels de santé, ou mener à des conduites d'évitement et de repli face à l'hostilité du monde ainsi ressentie. Ces différents mouvements ne sont pas sans déstabiliser la personne concernée elle-même, ses proches, et les divers professionnels, jusqu'à parfois susciter des remises en question incessantes quant à la décision prise, et finalement jeter le doute sur les capacités de la personne à décider. Les impasses auxquelles ces situations conduisent, parfois, peuvent par ailleurs motiver des passages à l'acte, à l'instar de l'imposition ou de l'annulation soudaine d'un projet en dehors d'une décision partageable. À nouveau, ces réactions conflictuelles peuvent être analysées il me semble davantage comme une interrogation portant sur le *processus qui a mené à la prise de décision*, sur les *conditions de validité du consentement et d'énonciation du choix de la personne*, que comme des « symptômes » à mettre sur le compte de « dysfonctionnements » (chez le sujet, dans les relations soignants-soigné, dans les relations familiales). Ainsi, dans le contexte de l'institutionnalisation des dispositifs de soins de longue durée, où la vulnérabilité demeure désormais soumise à l'objectivation du regard de l'autre, le sujet se trouve parfois exposé à une forte hétéronomie. Celle-ci peut se traduire, et être vécue, selon différentes modalités, qui s'étendent de l'hostilité à la bienveillance, de l'emprise au soutien. Il y évidemment des enjeux, éthiques et cliniques, à ce que cette décision lui appartienne en propre et ne soit pas injectée par la prescription d'un tiers. Mais même avec cette « liberté » de choix, un conflit peut se faire entendre entre les alternatives « réalistes » et les options soutenues par les aspirations de la personne, par

ses exigences personnelles, par sa difficulté à renoncer à des idéaux longtemps maintenus avec efforts et angoisse. Le malentendu du consentement serait d'y entendre un accord, une adhésion, un consensus.

Le non-retour, Gaëlle en a apparemment pris la décision, sans intervention d'un tiers. Pourtant, depuis cette décision rien ne va plus. Gaëlle n'est pas tranquille, elle appelle, sans cesse, les soignants dans le service, pour une raison ou une autre, pour aucune raison aussi, ou pour une raison sans motif manifeste, apte à être partagé. Son attitude trouble les soignants, qui la trouvent assez autonome malgré ses dépendances. Lorsque je la rencontre, Gaëlle, d'emblée, met en avant son trouble. Bien sûr, me dit-elle, il ne faudrait pas qu'elle cède, qu'elle délie ses doigts engourdis sur le clavier blanc de la sonnette qui l'appelle, qui exerce cette attraction permanente, jusqu'à éprouver la résistance du bouton pression d'où jaillit le timbre aigu de la sonnette. Rivée à l'enceinte de la chambre qui l'étreint, privée de fenêtre ouverte sur le monde, le tocsin qui retentit alors restitue, dehors, la turbulence de son monde interne, en donnant un corps à sa détresse. Elle n'a besoin de rien pourtant, sinon de s'assurer qu'un autre est bien là, un autrui capable de porter son attention sur elle, derrière les silhouettes qui arpentent le couloir, les rires claironnants et les conversations arrachées à la confidentialité, quand bien même elle s'exposerait à la crispation de cet autre, à la réplique de son courroux, à l'exhortation de se déprendre de ces réclamations incessantes et *a priori* injustifiées. Elle le sait bien, mais quand même... Elle ne peut se passer de cette réassurance, de vérifier qu'elle est entendue, elle, parmi le vacarme des demandes intarissables qu'elle imagine sourdre des chambres voisines, briguant la sollicitude de cet autre, lui ravissant son amour. « J'ai peur qu'ils m'oublient, confie Gaëlle, il pourrait m'arriver n'importe quoi ! », témoignant par-là de l'impossibilité dans laquelle elle se trouve de se rassurer seule en puisant, en elle, les ressources nécessaires pour se passer de la présence d'un être secourable. La réassurance, pour Gaëlle, passe nécessairement par l'appui sur le monde perceptif, par l'agrippement à la présence physique de l'autre qu'elle tient imaginativement au bout de la sonnette, tel l'enfant qui ne peut s'endormir sans l'aura offerte par la lumière baignant alentour et la présence de ses parents. « Je ne me reconnais plus », confie-t-elle encore, elle naguère si indépendante, vacillant aujourd'hui devant la difficulté du déplacement qui convoque des franchissements menaçants, hasardeux, pétris d'incertitude. Gaëlle répète, inlassablement, les éléments topographiques de la transformation qu'elle rencontre alors, son énoncé peinant à s'organiser en appui sur les processus secondaires et le travail de symbolisation : départ *brûlant* du domicile dans le contexte d'une urgence médicale, arrivée *bancale* dans le service des urgences, séjour *orageux* à l'hôpital, délogement *épineux* prévu dans un EHPAD. Gaëlle mobilise de nombreux efforts pour organiser psychologiquement les modifications intérieures sous le feu desquelles elle se trouve alors bombardée, contraintes par la décision de déménager en établissement d'hébergement. L'insistance du registre de la matérialité, qui contraint ses efforts d'élaboration, m'évoque d'emblée la nécessité pour Gaëlle de mêler la

topographie des modifications du monde extérieur, la cartographie minutieuse du déplacement qu'elle est contrainte d'opérer, au vertige intérieur auquel la soumet ce voyage, à l'instar de la métamorphose à laquelle succombe le héros de *La Modification*, Léon Delmont, cité en exergue. Les forces que Gaëlle rassemblait jusqu'à présent pour affermir son projet semblent s'épuiser dans les efforts mobilisés pour rejeter toutes les images et les pensées qui montent à l'assaut de la décision qu'elle a eu tant de mal à prendre, cette décision qui obscurcit de son ombre un devenir désormais placé sous le signe de la dépendance, cette « apparence de décision » comme l'avoue Léon Delmont, qui semble lui échapper, et qu'elle n'est finalement pas même certaine d'avoir prise elle-même, par elle-même, pour elle-même. Cette traversée signe métaphoriquement, pour Gaëlle, le dévoilement d'une expérience psychique complexe de *passage*, réel et imaginaire, en même temps qu'elle lui offre un support possible de figuration des épreuves qu'elle est amenée à vivre.

En fin de compte, il reste d'aujourd'hui ce qui est resté d'hier et restera de demain : le désir insatiable, innombrable, d'être toujours le même, et d'être toujours un autre.

Fernando Pessoa, *Le livre de l'intranquillité*, 1982.

Gaëlle ne se « reconnaît plus ». L'événement qui vient la surprendre ici semble s'inscrire comme un marqueur d'une forme précipitée du « devenir vieux », sanctionnée par l'affront de la dépendance qui imprime une modalité coupable ou honteuse du *vieillir*, tant réprouvée par le reflet qui lui est renvoyé de l'extérieur, au sein des liens intersubjectifs noués à l'hôpital, que par celui rencontré dans le miroir de son monde interne, sous le regard des figures du surmoi et de l'idéal du moi. Ne plus se reconnaître équivaut ainsi, en un sens, à se reconnaître « plus d'un », à se découvrir multiple, et plus encore, à se percevoir divisée, décèlement qui déroute la revendication d'unité caractéristique du programme narcissique particulièrement mobilisé au cours du vieillissement.

Au cœur de ces changements, l'hospitalisation en service de gériatrie, lorsqu'elle ouvre sur la nécessité de recourir à une institutionnalisation des soins de longue durée, que ce soit sous la forme d'un déménagement en établissement d'hébergement ou sous la forme de l'introduction durable et majeure d'aides professionnelles sur le lieu du domicile habituel, consacre avec force le passage d'une époque à une autre, d'un statut à un autre. Il y a ici, dans l'entre-deux hospitalier, un *moment* liminaire qui constitue un point d'instabilité possible dans un monde changeant, un instant de discontinuité. **Quitter la fermeté d'un sol connu pour rejoindre l'incertitude d'une autre rive** comporte en effet un certain nombre de « délocalisations », avec leur lot d'« extra-territorialisations » subjectives, lesquelles sont susceptibles de revêtir un caractère de crise quand elles reconfigurent le fonctionnement organisé jusque-là.

Dans l'entre-deux hospitalier, la contrainte à l'arrêt suspendu impose le traitement d'une immobilité dont la qualité reste toujours imprévisible : l'attente du départ en établissement d'hébergement ou du retour au domicile reste inféodée au jeu des vitesses incertaines, des intensités inconfortables, des variations de mouvement, oscillant entre accélération, hésitation, ralentissement, dont le rythme échappe bien souvent tant au sujet lui-même qu'aux équipes soignantes. D'une rive à l'autre du passage, la question des conditions de retrouvailles, de rétablissement, ou de la reconstruction d'un « chez-soi » à l'issue de l'hospitalisation, occupe une place centrale.

Mais même le retour à la maison n'est pas un retour à la maison d'avant... La familiarité du domicile n'offre pas toujours de garantie indéfectible contre cette hostilité, quand les limitations rencontrées lors de la réalisation des « gestes profonds » (Dreyer), dans lesquels s'enracine le sentiment d'identité et d'autonomie, déchirent le voile d'une vulnérabilité qui devait demeurer cachée. Nombre de retraits de la vie sociale, nombre de conduites d'opposition aux dispositifs de soins de longue durée sur le lieu du domicile également, relèvent d'un investissement du « chez-soi » comme un « vêtement durci » (Serres, 2011) qui trahit le risque d'hémorragie narcissique. Il y a là, en contrepoint, un bénéfice de l'institutionnalisation en établissement d'hébergement qui mérite d'être souligné, en ce qu'il favorise possiblement la poursuite de la vie dans un milieu qui ne confronte plus – ou tout au moins dans une moindre mesure – à ses différentes difficultés (physiques, intellectuelles, *etc.*).

Je retiens également, à partir de mes rencontres cliniques, des situations qui témoignent des étayages étonnants nés de la subversion des aides techniques proposées à la sortie, dans lesquels le besoin d'être aidé et le besoin d'être aimé viennent se confondre. Bernadette Veyssset-Pujalon, dans un ancien numéro de la revue *Autrement* (1991), relevait déjà quelques usages de détournement de la téléalarme, répertoriés dans la catégorie des « faux appels » ou « appels non conformes » par les services professionnels : ainsi de cette vieille dame, qui accepte le dispositif pour rentrer chez elle, mais le met aussitôt « à l'abri » en haut d'une étagère, rendant dès lors son accès impossible en cas de danger ; ainsi de cette dame qui déclenche l'alarme pour demander l'heure, ou de cette autre qui appelle pour entendre résonner, au creux de sa solitude, une voix lui souhaiter un bon anniversaire ; ainsi également de celle qui appelle à l'aide chaque nuit pour une chute, et qui est à chaque fois retrouvée confortablement installée au sol, coussin et couverture soutenant son attente.

Ce qui marque en tous les cas, c'est que le sujet âgé, au cours d'une hospitalisation en service de gériatrie, est amené à ce *moment* de sa vie à négocier les retentissements psychiques des modifications anticipées de son cadre de vie, et à traiter des *mouvements* psychiques qui revêtent un caractère potentiellement désorganisateur. Décrite de l'extérieure, l'aire

de l'« entre-deux » hospitalier s'apparente volontiers à la figure du pont lorsqu'elle relie deux lieux de même nature (le domicile initial et le domicile retrouvé, « au prix de » ou « grâce à » des modifications d'*habitus* liées à l'introduction des dispositifs de soin) ; elle procède en revanche davantage de la figure du port lorsqu'elle s'inscrit en zone de transition entre deux espaces matériellement différents (le domicile initial et le nouveau lieu de résidence en EHPAD), lorsqu'elle conduit vers un lieu dont les remparts sont toujours périlleux, tant ils interdisent d'autres opportunités de passage par leur permanence¹. Des ponts et des ports donc, qui révèlent toute l'ambivalence de ce moment et de ce lieu de passage, de cet espace-temps changeant, opérateur et marqueur du travail de métamorphose. Passage, ou *sassage* ? comme le questionne fort justement Caroline Siaugues, lorsque « le travail intérieur de désinvestissement – réinvestissement semble ne pouvoir conduire directement à un passage marqué par la fluidité et le dégagement » et que le sas s'offre comme l'investissement d'une « halte intermédiaire nécessaire » (2016, p. 273).

La séparation d'avec le « chez-soi » du fait d'une hospitalisation n'est jamais un événement anodin, car la rupture ainsi vécue dans l'équilibre somatopsychique fait redouter l'éventualité un jour, ou la nécessité désormais, de ne plus pouvoir se maintenir à son domicile. Quitter son « chez-soi » pour séjourner un temps, quelques jours, quelques mois à l'hôpital, un temps marqué par la conscience aiguë de l'incertitude, ne se résume pas seulement à un changement de repères spatiaux mais implique aussi une modification radicale des objets de réassurance qui fait craindre des transformations angoissantes. Le vécu de la séparation d'avec le domicile, ainsi que les angoisses, les défenses et les élaborations qui l'accompagnent, dépendent de l'investissement de l'objet dont il faut se séparer, et posent donc la question du statut psychique de cet habitat particulier.

Aglaé est arrivée à l'hôpital pour décompensation cardiaque et maintien à domicile dit « difficile », dans un contexte de perte d'autonomie et d'épuisement des aidants face à l'apathie, la clinophilie et l'incurie dont témoignait son évolution ces derniers mois, compliquées par une opposition manifeste à la mise en place d'aides à domicile. Aglaé s'interdit de penser au déménagement en EHPAD, qui se prépare à l'initiative de sa fille et de sa sœur, idée « affolante » à laquelle elle consent pour ne pas les décevoir ni les inquiéter après l'expérience d'une chute qui l'a immobilisée au sol, sur le tapis de sa chambre, toute une nuit durant. Aglaé a déjà réalisé deux visites de préadmission au moment où je la rencontre et a participé au choix de l'établissement. Ce nouveau lieu de vie en collectivité lui donne l'impression de rejoindre « un pensionnat », ou « un couvent », où elle serait accueillie en ces termes : « Maintenant c'est une petite cellule et vous n'avez droit à rien, sauf à votre missel, un Évangile, et voilà. Rien n'est à vous, sauf ce que vous pouvez emprunter ». Cette représentation de l'EHPAD s'inscrit, de manière fort contrastée,

1 - Cette métaphore m'est inspirée de l'analyse proposée par Véronique Adam (2010) à propos de la fonction rituelle du passage chez les baroques.

en contrepoint d'un domicile hautement idéalisé, dont la description par Aglaé m'évoque l'image d'un coffre à trésors, recelant de merveilleux et beaux objets, de toutes ces « jolies choses » qui étaient dans sa famille et transmises par ses parents (« des jolies assiettes », « des jolis couverts », « de jolies pièces d'argenterie », « des draps, des nappes, des couvertures »). Cependant cet inventaire, sitôt passée l'image du coffre à trésors, convoque paradoxalement en moi une sensation glaciale, le tableau d'un paysage éclatant mais déserté, la grandeur d'un palais dépeuplé, figé dans le temps et vide, pâle vestige des objets autrefois aimés, froide enveloppe qui tisse pourtant l'armature de son « cadre familial », auquel elle doit désormais « dire adieu ». L'angoisse de perte qui se découvre à travers le thème du dénuement affleurant à plusieurs reprises au cours de l'entretien, s'associe par ailleurs à l'angoisse d'une passivité évoquée dans des représentations de relations contraignantes. Son identification à des « vieilles choses mortes » auxquelles on « inflige ce qu'on veut » vient colorer de méfiance et d'hostilité les relations de soin auxquels s'adossent les modifications de son cadre de vie, relations de *care*, dont elle fait l'expérience à l'hôpital, pétries de rapport de domination au sein desquels elle se sent assujettie, obligée de se soumettre à des figures surmoïques autoritaires et menaçantes, à faire « tout ce qui leur plaît ». Aglaé se remémore avec envie le souvenir d'une grand-mère ayant vécu dans un milieu bourgeois, aidée tard dans sa vie par une « femme de chambre », à une époque où « les domestiques étaient un peu les esclaves de la personne qu'elles avaient, mais d'un autre côté il y avait beaucoup de bonté aussi ». Aglaé annonce en quelques mots la différenciation précaire entre soi et l'objet et la nécessité d'établir des frontières étanches et stables, *via* le recours au clivage et à l'idéalisation qui trahissent des fragilités narcissiques importantes.

Car au-delà des caractéristiques manifestes des dispositifs de soins de longue durée proposés à domicile ou en EHPAD, c'est bien surtout l'investissement que fait le sujet âgé du projet d'institutionnalisation, qui participe hautement à configurer une topographie singulière, subjective, de cette rive du passage vers laquelle jeter l'ancre, à faire également de ce lieu de passage entre-deux un pont ou un port, ainsi qu'à dessiner différentes figures de passeurs rencontrés à cet endroit. Rien ne présage en effet à l'avance de la manière dont ces dispositifs de soins de longue durée seront investis. Très souvent la stabilité des liens visée par ces dispositifs, censée être porteuse de continuité et de sécurité, ne relève pas d'un acquis, et doit au contraire être progressivement conquise pour que le « non-processus » puisse s'instaurer comme tel. À cet égard, du fait de l'initiation qu'elle propose à une relation de soin confiée à des professionnels, l'hospitalisation constitue déjà une expérience inaugurale, une première rencontre avec les enjeux de l'institutionnalisation. La qualité des rencontres et du processus cliniques qui s'y déploient s'avère bien souvent un révélateur de l'investissement d'une relation de soin et d'une certaine tolérance à l'intervention d'un autre pour soi, dont dépend en partie la préparation ou l'impréparation à la sortie. Aussi ce passage exige-t-

il de la part des professionnels de porter une attention soutenue au travail psychique susceptible de se mobiliser sur cette scène hospitalière. Cette attention nécessite notamment de veiller précieusement aux deux dimensions du prendre en soin à l'hôpital et de l'agrément de l'hospitalité. Hospitalité qui ne repose pas seulement sur l'accueil, la contenance et nombre de fonctions du holding prêtés régulièrement à cette maison-mère, à ce chez-soi auxquels on prête volontiers des archétypes maternels, en lien nous dit Freud avec *le « premier habitacle qui vraisemblablement est toujours resté objet de désirance, où l'on était en sécurité et où l'on se sentait si bien » (1929, p. 278). Les vers des poètes n'ont jamais cessé de porter une dévotion tendre à cette maison-ventre, celle dont on souhaiterait retrouver la tiédeur et la douce obscurité censées nous apporter protection, parfois même bonheur, nourrissant des fantasmes de retour au ventre maternel.*

Un homme, rencontré à l'hôpital, m'évoque l'impossibilité d'envisager la séparation d'avec sa maison. « J'y étais déjà dans le ventre de ma mère », me dit-il répétitivement, ce qui me plonge à cet instant dans une douce ambiguïté.

Günther Anders (1950) :

Tout le monde sait que sa mère est mortelle.

Mais personne ne sait que sa maison est mortelle.

Le « chez-soi » constitue ainsi un point d'ancrage qui ouvre sur un univers psychique complexe. *La maison nous dit G. Bachelard, est « notre premier univers », elle est « notre coin du monde » (1957, p. 24). Nous nous y blottissons comme dans les nids et les coquilles, réconfortés par un sentiment de protection, ou inversement, nous y tremblons derrière des murs jamais suffisamment épais pour ne pas avoir à douter de la solidité des remparts longuement élevés.*

Non seulement nos souvenirs, mais nos oublis sont « logés ». Notre inconscient est « logé ». Notre âme est en demeure. Et en nous souvenant des « maisons », des « chambres », nous apprenons à « demeurer » en nous-mêmes. Les images de la maison marchent dans les deux sens : elles sont en nous autant que nous sommes en elles (1957, p. 19).

Le nid renvoie ici l'image de repos, de tranquillité, de sécurité de cette première demeure, nid où l'on dort, couvé par la mère, protégé de l'agressivité, de l'hostilité du monde. C'est aussi la « demeure boîtier » évoquée par W. Benjamin, que l'« homme-étui » habite comme on enfle un gant, dans laquelle « l'intérieur de la coquille est la trace tapissée de velours qu'il a imprimée sur le monde » (1998, p. 175). Le souvenir de la maison natale participe souvent de cette ambiance de

protection, de chaleur accueillante. La coquille, quant à elle, suppose une dialectique du caché et du manifeste : l'être qui rentre dans sa coquille est un être qui se cache, non pas pour se terrer tout à fait mais pour y préparer une sortie, ce qui n'est pas sans évoquer les images de métaphores sur la résurrection, la renaissance, la réparation, qui sous-tendent toutes une idée de métamorphose. Ces deux facettes du nid et de la coquille peuvent nous aider à *penser la maison, le domicile, le « chez-soi », mais également l'hospitalité, à la fois dans une dimension d'accueil et de création, pour prendre en compte combien* les modalités d'*habiter* du sujet définissent un nouveau mode d'être du sujet au monde, une nouvelle « manière pour l'être-là de configurer un monde » (Goetz, 2011, p. 17).

Je terminerai en soulignant, à partir de tout cela, combien il y a ainsi un enjeu à ce que nos modèles de soins puissent prendre en compte ces modalités d'*habiter* du sujet. Parmi les modèles de soin qui seraient susceptibles d'être convoqués, je pense notamment au mouvement de psychothérapie institutionnelle, porté par le milieu psychiatrique après la Deuxième Guerre Mondiale par des médecins désaliénistes tels que François Tosquelles, Georges Daumézon, Lucien Bonnafé, Jean Oury et d'autres (Delion, 2005), et renouvelé dans les années 1970, qui n'a cependant pas trouvé écho dans le milieu gériatrique. La force d'un tel modèle repose sur sa capacité à fournir des étayages pour penser l'art et la manière, pour une équipe, d'« habiter humainement un espace de soin » et, notamment, pour penser les façons dont les appareils psychiques des soignants sont « mis à contribution dans cette relation humaine sans équivalent » (Delion, 2014, p. 109 et 111).

À nous de travailler à inventer et renouveler chaque jour des lieux *habitables*, des espaces et des aires intermédiaires où chacun puisse déposer quelque chose de sa réalité psychique et ressentir un sentiment de familiarité, condition indispensable à la possibilité de se sentir chez soi .

**Du « chez nous » au « chez soi »,
une histoire d'« entre nous » à tisser »**
**Équipe mobile de psychiatrie de la personne âgée
de Saint Jean de Dieu**

PRÉAMBULE

(Cécile du CHAYLARD, psychologue)

Nous avions initialement prévu comme sous-titre :

A la rencontre du « chez soi » de l'autre, lieu d'accordages lors d'un état de crise car Accord'âge, c'est le service où s'inscrit l'équipe mobile de psychiatrie de la personne âgée, au sein du pôle du même nom. Nous sommes une petite équipe: trois infirmières (deux pour l'instant), une cadre de santé, une secrétaire, une assistante sociale, une psychologue et un psychiatre. Nous avons vocation à répondre aux demandes de médecins (traitants, coordonnateurs, hospitaliers...) aux vues de leurs inquiétudes concernant les patients âgés de plus de 70 ans, se trouvant en situation de crise psychique, à son domicile, et ceci sur tout le secteur de l'hôpital Saint Jean de Dieu où nous sommes basés. Nous analysons les demandes en équipe après une enquête infirmière sur la situation, et intervenons si la personne est d'accord pour nous accueillir, généralement en binôme. Cette intervention est plus ou moins longue, mais n'a pas pour but d'établir un suivi au long cours. Une fois la crise refermée, ou le suivi transmis, nous nous retirons, presque sur la pointe des pieds.

Le sujet de cette journée de l'ARAGP nous a parlé, et nous nous sommes mis en équipe à évoquer toutes ces situations que nous avons pu rencontrer, des plus simples au plus déconcertantes, nous avons vu défiler toutes sortes de domiciles et avons rencontré toutes sortes d'accueils : Sur le pas de porte, dans la cuisine, sur le parking d'un supermarché, dans un bar, dans un lit d'EHPAD, dans une chambre d'enfant chez un couple qui n'a pas eu d'enfant... Nous nous sommes rappelé les précautions d'usage et l'humilité que nécessite l'attente d'être introduit, nécessité pour que la rencontre ait lieu. Ne pas s'imposer, ne pas bousculer, attendre que la personne nous autorise à entrer, qu'elle nous signifie où nous pouvons nous asseoir, nous sommes des hôtes et nous devons nous comporter comme tels, il en va de la possibilité de pouvoir se rencontrer.

Lors de ces échanges, nous avons été embarquées dans bon nombre de questionnements : Que représente pour les patients le fait de faire visiter son domicile ? Ce qu'ils nous donnent à voir, ce qu'ils tiennent à nous montrer, ce qu'ils tiennent à cacher.

Quelle place prennent la question de la norme, la rencontre de nos cadres, nos représentations personnelles mais aussi ce qu'on nous a appris, nos connaissances, notre formatage (on ne vient pas en blouse...) ? Nous pourrions dire que nous ne mettons pas en avant nos savoirs de spécialistes, avec lesquels il faut savoir jouer, nous faisons du sur mesure...

Nous nous sommes questionnées sur la notion de « chez-soi », ce qui fait chez soi pour nous : intimité, liberté, sécurité. S'il manque l'un des trois, cela nous semble bancal. Le parallèle entre l'espace intérieur et l'espace interne, son aménagement, son état : reflets, signes, les modifications de l'un vont modifier l'autre, le laisser aller de l'un va informer sur le laisser aller de l'autre... Le domicile comme métaphore de l'espace interne : « Maman range la maison pour ranger le bordel qu'il y a dans sa tête » nous disait la fille d'une patiente. « Chez-soi » et continuité ou permanence identitaire, le chez soi d'aujourd'hui et celui d'hier... le chez soi sécuritaire et la place du risque.

Nous avons pu noter, dans ces moments qui font crise, comment il pouvait y avoir de possibles désaccords entre chez soi et domicile : Peut-on avoir plusieurs chez-soi ? Peut-on n'en avoir aucun ? Peut-on loger son « chez soi » chez quelqu'un d'autre ? Dans la confrontation à la honte et à la mort, à quoi de son « chez soi » peut-on se rattacher ?

Comment les éléments de l'espace du domicile, comme les objets que l'on repère, peuvent devenir des « événements cliniques », et permettent d'associer, d'aborder des choses que nous n'aurions pas abordées avec le sujet dans un contexte de consultation en interne (les murs délabrés, ou les murs couverts de peintures diverses), les objets qui nous ont marqués (l'affiche érotique au-dessus du canapé d'une petite dame de 91 ans), l'importance des traces de doigts du petit-fils sur la vitre à ne surtout pas effacer, des peluches entassées sur le lit... L'importance du transfert diffracté, nous ne sommes pas toutes sensibles aux mêmes choses du domicile.

Enfin, nous nous sommes attardées sur notre « chez nous » professionnel, comment les murs de l'institution voyagent avec nous, nous garantissent un cadre interne qui nous permet de ne pas nous perdre, sur les routes de ces patients en peine. L'espace de la rencontre, envisagé comme un entre-nous, entre chez nous et le « chez-soi » du patient (lieu du sujet). Voilà le temps de l'accordage.

Alors pour évoquer tout cela, nous avons choisi de vous embarquer avec nous, et de vous raconter à plusieurs voix l'histoire d'une rencontre et d'un accompagnement singulier, celui de Mr F.

Venez, on vous emmène...

PROLOGUE

(Elise GRATALOUP, IDE et Aurélie ROLLET, psychiatre)

En premier « lieu », je reçois un appel téléphonique du médecin traitant de Mr F., qui sollicite notre équipe mobile. Elle m'explique le suivre depuis deux ans, à l'issue du départ à la retraite de son médecin traitant initial.

Lors de sa dernière consultation, elle s'est inquiétée pour lui, car il évoquait des idées noires, sans idées suicidaires, il aimerait que tout s'arrête, ceci en lien avec différentes procédures le concernant.

L'assistante sociale l'a également interpellée, elle s'inquiète pour lui car il est très isolé.

Cette dernière confirme au médecin traitant, qu'en effet sa maison est mise en vente, dans le cadre de la séparation de Mr F et de son épouse, qu'il y a une procédure judiciaire en cours pour un droit de visite au niveau familial, et que dans ce cadre une mise sous curatelle a été demandée. Je perçois l'inquiétude de son médecin.

Nous savons qu'il vit seul, dans une grande maison de village, sur plusieurs étages. Il n'a plus de contact avec sa famille, et n'a pas d'amis proches. Sa maison est son lieu d'habitation, achetée avec son épouse dans les années 80, où ils ont eu et vu grandir leurs enfants. C'est également le lieu où ils dispensaient des cours de danse, étant danseurs professionnels tous les deux, ils recevaient donc du public. Pour ce faire, ils avaient aménagé un studio de danse sur l'un des étages. On nous précise qu'il n'occupe qu'en partie les lieux dorénavant.

C'est dans ce contexte et à l'issue d'une réunion clinique nous nous rendons chez Mr F., la psychiatre de l'équipe ici présente, et moi-même.

Nous nous y rendons donc en voiture, et, permettons-nous une petite digression à ce sujet car lesdites voitures ne sont rien moins que les 7ème et 8ème membre de notre équipe, 67 et 73 de leurs petits noms, où nous échangeons en amont et au décours les visites. Il m'arrive d'ailleurs souvent de regretter de ne pas avoir enregistré ou pris en note ces échanges sur le vif au moment où je dois rédiger un compte rendu de la visite, mais nous y reviendrons un peu plus tard.

ACTE I : LES PAILLETES

(Elise GRATALOUP et Aurélie ROLLET)

Lors de notre première visite, Mr F nous reçoit à la porte - mettant du temps à venir nous ouvrir, faisant imaginer, que possiblement il n'ouvrirait pas. Il finit par se présenter à la porte, mais ne souhaitant pas nous faire rentrer, il préfère nous emmener boire un café au village, ce que nous décidons d'accepter. Nous ne nous attendions pas à voir un homme aussi alerte et plutôt

vêtu de façon contemporaine. Nous comprendrons par la suite, vu l'espace et la configuration des lieux, qu'il lui fallait du temps pour descendre nous ouvrir.

Nous acceptons de le suivre, et chemin faisant il nous parle essentiellement de sa vie de danseur, et des différentes troupes professionnelles qu'il a intégrées, gérées ou croisées tout au long de sa carrière. Et son souhait serait que son studio soit à nouveau utilisé.

Le café dans lequel il nous emmène n'est pas confortable, pas de confidentialité et trop de proximité avec les autres clients. Nous quittons ce lieu (Mr F. s'arrange d'une œillade pour avec le barman pour payer nos consommations, non sans susciter chez nous un brin d'agacement et une nécessaire mise au point) et nous terminons l'entretien en extérieur, assis sur un banc, vers l'EHPAD du village. Il évoquera à ce moment le vécu de vide de sa vie présente (« je m'emmerde... »), le refuge trouvé dans différentes formes de spiritualité et l'impossibilité de penser son vieillissement : « je me suis dit que je danserais toujours... ».

Alors que nous allions nous séparer, il nous propose de nous faire rentrer dans son logement, pour nous transmettre les documents administratifs nécessaires à son dossier.

Malgré l'heure déjà bien avancée, nous acceptons la proposition, conscientes de la confiance dont il nous témoigne, il semble même plutôt heureux de nous faire visiter les lieux. Tout se passe comme s'il nous pensait désormais capables de voir cette maison non comme elle est mais comme il souhaiterait qu'elle eût demeuré.

Et là nous rencontrons un homme différent, moins confiant, moins tranquille aussi, hésitant et peinant à retrouver ses papiers...

Nous traversons un long couloir, froid, où il y a des affiches de spectacles de danses, datant de 2019/2020, de part et d'autre sur les murs, spectacles donnés au temps précédent le confinement.

Git ici un vélo poussiéreux, posé là contre le mur vers l'entrée, qui semble désespérément attendre qu'on l'enfourche, mais dira qu'il n'en fait plus, c'était avant. A droite, nous apercevons son garage, où est stationnée sa voiture, qu'il utilise en dehors du village, où il se rend toujours à pied. Elle est là, entre des cartons, et différents objets stockés ici et là, sans logique semble-t-il ; un arbre à chat, aussi, mais plus de chat présent, des outils à foison, en attente d'éventuels travaux déjà débutés...

Au bout du couloir, un escalier en colimaçon, où il y a également différents objets ; à l'étage il y a devant l'entrée des stocks de bouteilles d'eau et différentes provisions. Derrière la porte, s'ouvre le lieu où il vit, il s'agit d'une toute petite pièce, attenante à son studio de danse, où le vieux parquet est recouvert d'un grand plastique noir, il semble figé, en attente de potentiels danseurs. Il nous le montre avec désolation ; aux murs, sont encore affichés les horaires des cours de danses ; il y a des photos de lui, de ses troupes ou des danseurs qu'il a connus ou admirés.

Dans sa pièce de vie, tout est encombré ; la barre de danse est utilisée pour suspendre son linge. Sur la table et le bureau s'étalent de multiples documents, mais il peine à trouver ceux demandés par nos soins. Au sol, un matelas sans sommier, puis un poêle à bois : c'est la seule pièce qu'il

chauffe nous explique-t-il, même sa douche, qui se trouve à l'étage supérieur, ne l'est pas.

Il mange, regarde la télé, lit ses livres, souvent des lectures philosophiques, nous dira-t-il, et il vit, là, dans cette unique petite pièce, dans l'immensité de cette maison à étages, où il nous dit tellement apprécier la vue qu'il a sur les grands arbres au loin, qu'il ne se lasse pas d'admirer.

Malgré tout, de notre regard extérieur, tout semble figé au temps du confinement, où la vie s'est arrêtée pour tous, mais ne semble jamais avoir repris, pour lui et sa maison ; la vie qui l'animait, avec la musique et la danse, s'est éteinte avec le Covid.

S'est enchaîné ensuite sa séparation, lui seul restant dans ces lieux, se persuadant que son petit-fils de 3 ans, qu'il a vu danser en vidéo, puisse reprendre le flambeau et poursuivre ce qu'il a créé, même s'il ne sait pas s'il fera lui aussi de la danse, ... sa passion.

Mais en parallèle, la maison est mise en vente, dans le cadre de la séparation. Et plus personne ne vient dans cette maison, qui n'est pas faite pour accueillir d'autres personnes d'ailleurs, telle qu'elle se présente actuellement, malgré l'espace. Il « vivote » dans ces lieux. Il nous montrera, avec émotion, lors de notre départ, la piscine creusée, où la vue donne à l'arrière du bâtiment sur un écran de verdure. Elle est en attente d'être remplie, pour elle aussi accueillir à nouveau des personnes.

Autant il voudrait quitter cette maison, pour remonter des troupes de danseurs à l'étranger, parce qu'il n'a pas renoncé à sa passion de la danse.

Autant son souhait serait qu'elle reprenne vie, car il n'a pas renoncé au fait que ses proches reviennent un jour.

Il est comme suspendu, sur le fil de son ambivalence.

Au terme de cet entretien on ne sait plus trop ce qu'on fait là, Mr F se dit d'accord pour nous revoir, mais sans réelle demande d'aide et refuse toute proposition de traitement. Nous nous donnons deux ou trois entretiens pour faire plus ample connaissance et voir si des problématiques émergent ou non... Et puis, nous lui devons un café !

Nous le disions, la voiture sur le long chemin du retour tient lieu à la fois de sas transitionnel et de lieu d'élaboration : c'est l'endroit où l'on se reconstitue, où l'on « parle pour parler » comme dirait Olivier Hamant, je le cite : « *L'acte de parler est essentiel pour se penser, la verbalisation laissant échapper des vérités ou des intuitions qui, sinon resteraient diffuses, enfouies, refoulées ou encore biaisées par des clichés et des automatismes. Parler pour parler a donc un rôle essentiel : réorganiser ses pensées. Ce temps perdu, cette contre-performance, devient un pré requis indispensable avant de décider, dans le monde de la robustesse* »¹

Quoi qu'il en soit, la magie des paillettes a opéré... A travers son récit ce patient laisse une impression diffuse d'avoir fait une rencontre peu banale qu'on a envie de partager... mais serait-ce pour mieux dissimuler l'envers du décor ?

1 - Olivier Hamant, *Antidote au culte de la performance. La robustesse du vivant*. Tracts Gallimard n°50 (2023)

ACTE II : ENTREZ DANS LA DANSE

(Elise GRATALOUP)

Lors de la deuxième visite à son domicile, je suis accompagnée de ma collègue infirmière ici présente.

Il nous propose de faire l'entretien dans son studio de danse, car il est impossible de s'installer à trois dans sa pièce de vie. Il parvient difficilement à dégager trois chaises, encombrées de documents. Nous sommes installés en triangle pour évoquer un temps ce lieu, et son passé ou plutôt ses passions que sont la danse, la mise en scène et la rencontre avec d'autres professionnels, dont il est fier d'avoir croisé le chemin. On le voit nostalgique de cette époque, il regarde les affiches et les photos au mur des plus grands danseurs, qu'il admire et qui immortalisent le lieu de leurs portraits.

Enfant, il est entré dans la danse par la petite porte, puis il a connu le succès, ces souvenirs font trace chez lui, l'état des lieux le démontre, et on comprend la difficulté d'en partir. Tout s'est arrêté sans parvenir à finaliser sa carrière comme il l'aurait souhaité : il est sorti de ce monde artistique par la petite porte aussi. Il vit dans ce qui l'a porté toute sa vie, sans être parvenu à dire au revoir dignement à son public. Il reste là, dans sa petite pièce de vie, à côté de cette scène qui n'a plus de vie dansante, là où le temps s'est arrêté. Ici c'est toute sa vie dit-il.

On sent que le poids de ses souvenirs le submerge. Je saisis la balle au bond, pour lui proposer de nous rendre au café du village, afin de lui rendre la pareille de la première visite. Il accepte volontiers.

Au café, il évoquera à nouveau son histoire de vie, et la complexité familiale, pour définir, à l'issue des différentes démarches, où sera son futur lieu de vie. Il ne se résout pas à prendre la décision d'en partir, préférant « camper », comme il dit, et il aimerait tellement que le lieu reprenne vie avec ses enfants, dont ce n'est pas le projet de vie... Il prend parfois conscience, que « son chez lui », ne sera pas « leur chez eux ». Ce constat est douloureux.

ACTE III : ON THE ROAD AGAIN

(Aurélien ROLLET)

Pour notre 3^e entretien nous nous rendons « en VAD » comme on dit, à trois cette fois, avec Elise et Maëva, notre étudiante infirmière.

Comme à son habitude, Mr F descend, habillé de son manteau, il a déjà décidé que nous ne rentrerions pas cette fois. Prenant une place de guide, il propose de nous emmener marcher sur un chemin qu'il est fier de nous montrer et dont il connaît par cœur l'itinéraire. Le chemin est beau

et parsemé d'œuvres artistiques.

L'entretien commence par un échange de banalités, au point que Maëva nous confiera plus tard s'être demandée à quoi diable allait donc bien pouvoir servir cet échange ? Sauf qu'il nous parle d'une visite de son fils et de son petit-fils qu'il traite comme à son habitude par la mise à distance et l'intellectualisation : « Nous avons parlé de tout et de rien, nous avons eu des échanges extrêmement intéressants sur la philosophie... » mais c'est bien mal me connaître... je mords au mollet (symboliquement bien sûr...) lui fait part de mon étonnement : Son fils ! dont il attendait le retour ? mais comment était-ce et surtout qu'est-ce que ça leur a fait à tous les trois : Oui il était ravi mais il ne le lui a pas dit, son fils était certainement content également, « ça se voyait », mais il n'en saura rien non plus. Nous découvrons ainsi que dans cette famille, on ne parle pas de ce que ça nous fait...

Puis dans cette marche il y a de l'humour aussi, il y a de la vie, je me surprends à parler avec une certaine légèreté, à dire des choses que je n'aurais pas dites dans un entretien cadré par des murs et des chaises, comme fredonner Bernard Lavilliers à la faveur d'une expression dite comme ça, rappelant l'une de ses chansons...

Il a raison de marcher, d'arpenter les chemins, la marche invite à la mise en mouvement des corps, de la pensée, des affects là où le domicile, suspendu entre un passé révolu et un futur qui ne parvient pas à se dessiner, fige tout. En sortant dehors, est-ce qu'il fuit, est-ce qu'il survit ? en tout cas il lutte, peut-être en cherchant le beau au dehors, et c'est en soi une vraie compétence qu'il déploie.

Il se trouve que nous terminons notre entretien en passant devant un foyer logement que nous connaissons pour y être déjà intervenues, je l'interpelle alors : « Et un endroit comme celui-ci, est-ce que vous pourriez vous y voir ? ». Il y a là un endroit de reliance et je vois son regard s'embuer lorsque je lui soumets l'hypothèse qu'il aspire peut-être à autre chose qu'au confort rudimentaire d'un camping provisoire qui semble ne pas avoir de fin... La résonance est là et ça s'est passé avec moi parce que son histoire fait référence à des choses que je ne connais que trop bien...

Nous le laissons en le remerciant chaleureusement pour la créativité à laquelle il nous invite.

Et c'est lui qui nous rappellera (pour la première fois) le lendemain pour nous dire que vraiment il est bien intéressé par cette proposition de foyer logement, mais qu'il ne sait pas comment faire...

ACTE IV : DERRIÈRE LE RIDEAU *(Elise GRATALOUP et Aurélie ROLLET)*

Comme convenu nous rappelons Mr F pour un entretien téléphonique (puisque'il n'était malgré tout, pas sûr de vouloir nous revoir). Il ne se souvient pas de notre rendez-vous, nous nous demandons également à ce moment s'il se souvient vraiment de nous. Nous sommes près

de midi, il nous explique qu'il est encore au lit, lieu refuge où il se pelotonne pour échapper à la morsure du froid.

Deux choses nous interpellent lors de cette conversation : la précarité de ses fonctions cognitives (un discours pauvre, peu spontané, l'impossibilité d'initier une quelconque démarche...) et la précarité de ses conditions de vie matérielles et affectives dont Mr F nous livre pour la première fois les effets dans sa vérité crue : il a passé les fêtes seul, il a froid, la majorité de ses affaires sont dans un garde-meuble... Nous sommes loin des paillettes du début.

Nous le questionnons alors sur ses besoins les plus urgents, ce à quoi il répond : « dormir sur un vrai sommier et du chauffage dans la salle de bains »

L'enjeu de cet échange aura été, il nous semble, de tenter de transformer l'inquiétude initiale des tiers (l'assistante de service social, le médecin traitant) en une demande de Mr F pour lui-même (car le désordre et l'incurie peuvent être pour certains le plus rassurant des mondes et ce n'est certainement pas à nous d'y mettre du sens à leur place).

ACTE V : UN CHEZ-SOI NOMME DÉSIR *(Sandie RONZON, Assistante de service social)*

Le temps de la rencontre a permis à M F de nous laisser peu à peu accès à sa vulnérabilité et lui permettre de nous exposer ce qui lui pose problème et ce qu'il souhaiterait changer pour lui-même.

Au regard de sa demande s'orientant autour de la question du logement et de son souhait d'être informé sur les résidences autonomes, nous lui proposons une visite à domicile conjointe infirmière assistante de service social qu'il accepte.

Je ne sais pas pour vous mais l'idée de cette future visite m'intrigue et m'invite à imaginer son lieu de vie à travers les éléments transmis par les différents professionnels.

J' imagine une porte d'entrée en bois s'ouvrant sur 2 séries d'escaliers.

Le premier pallier desservirait deux espaces se faisant face à face. L'un d'eux serait relativement lumineux. Du parquet recouvrirait le sol. Les affiches aux murs donneraient une note nostalgique. Je m'attends à un espace vide poussiéreux symbole d'un passé révolu.

En face de cette salle, je découvrirais une pièce de vie. Les volets seraient entrebâillés comme pour ne pas laisser voir l'intérieur. Le parquet serait sale et mal entretenu. De la vaisselle déborderait de l'évier. Deux chaises seraient disposées près d'un poêle. A côté de ce dernier, je distinguerais un matelas au sol. Une odeur de nourriture, de renfermé et de tabac me piquerait le nez. Cet espace serait empreint de solitude et de tristesse. Je m' imagine être touchée par l'invitation de Monsieur à entrer dans cet antre protecteur.

Le second étage donnerait accès à plusieurs pièces vides, peut-être d'anciennes chambres. L'une d'entre elle s'ouvrirait sur une cour intérieure. Cet extérieur cloîtré s'organiserait autour d'une piscine vide entourée de fausse pelouse. Cet étage me laisserait fantasmer une vie de famille qui n'existerait plus.

Pour conclure, le logement ressemblerait à une construction de moments de vie, un lien tangible entre passé et présent qui nous inviterait à penser le futur.

Cette description imaginaire n'est sans doute pas la vôtre. Elle est empreint de mes représentations et de mes habits qui sont différents d'une personne à l'autre.

Au moment de la rencontre, lorsque la personne nous autorise à entrer, nous ne sommes pas des « pages blanches ». Nous avons déjà projeté ce que pourrait être la visite.

D'ailleurs, la confrontation entre mes représentations et des éléments de réalité m'a surprise à deux reprises.

La première a eu lieu lors du travail en équipe autour de cette présentation. Je me suis rendue compte que j'avais oublié, transformé voir interprété certains éléments transmis. Là où j'imaginai un lieu vide mal entretenu, il m'avait été décrit comme un espace encombré et incurie.

La seconde surprise s'est opérée lors de ma visite au domicile de Monsieur A notre arrivée, il est réticent à l'idée de nous faire entrer chez lui nous expliquant qu'il vit « ici » comme un vagabond. Il nous propose d'aller au bar pour prendre un café. Nous rappelons le cadre et l'objectif de notre venue ce qui le rassure. Il nous invite alors à visiter les lieux. Il s'avère que j'ai découvert, un logement composé d'espaces obstrués et d'autres vides mais surtout un lieu qui paraît inhabité.

Ce décalage entre mon imaginaire et la réalité décrite par M, les autres professionnels et moi-même m'interroge?

Peut-être que les mots utilisés ou le message transmis ont raisonné en moi de manière différente ? Pour exemple, mettons-nous tous la même image derrière le mot incurie ? Il est également possible que le temps écoulé et les actions menées ont modifié l'état du logement et révélé d'autres éléments.

Les temps de travail en équipe tout comme les échanges avec les personnes accompagnées permettent de croiser les regards sur les situations et de prendre conscience de ce qui peut être induit tant par autrui que par nous-même.

Ainsi même dans un exercice en apparence factuel comme la description d'un lieu de vie les regards et les analyses diffèrent et peuvent évoluer.

Cette prise de conscience opérée seul et/ou avec l'aide de l'équipe est à mon sens un préambule à chaque rencontre. Elle favorise une mise à distance de « ce qui nous appartient » et ouvre un

espace pour accueillir l'autre. C'est opérer un pas de côté, pour permettre à la personne d'être reconnue dans ce qu'elle est, dans un espace et dans un temps donné...

EPILOGUE

(Aurélie ROLLET)

C'est drôle ! A croire qu'on aime le paradoxe chez nous... Pour parler du chez-soi, nous avons choisi le patient avec lequel nous n'avons jamais été autant à l'extérieur ! Peut-être parce que le chez-soi ne peut se résumer à quatre murs et un toit...

Et si nous nous retournions quelques instants sur nos propres murs : au fond qu'est ce qui fait la différence entre intervenir au domicile des patients et les accueillir dans les murs de l'hôpital ? Le premier constat qui nous vient est celui de la différence de temporalité : au domicile, on est moins « efficace », moins « efficient », il est extrêmement difficile de passer d'un patient à l'autre. La rencontre demande du temps, du temps pour y entrer (et dieu sait qu'on en n'a pas toujours envie) et aussi pour en sortir. On est immergé dans l'étrangeté de l'intime de l'autre.

A domicile, on découvre certes une personne à travers son discours, ce qu'il nous donne à voir mais aussi à travers son intérieur et le concret de sa matérialité. A ce sujet, Karine Sahler dans son livre *Faire de la place*² écrit : « Notre vie existe à travers la matérialité : nos corps, les objets que nous utilisons, les abris qui nous protègent, les corps des gens que nous aimons. Cette matérialité n'a de sens que parce qu'elle est traversée par la vie, qu'elle en est le véhicule. Sinon, elle est inerte, tout cela n'est plus. »

On pourrait également dire au même titre que l'escargot de Vinciane Despret³ : « Chez moi c'est encore moi ». Dans son petit livre « Le chez soi des animaux (petites fables pour enfants) », elle imagine que les animaux, dans un acte d'émancipation, décident de se débaptiser de leurs noms donnés par l'homme pour se renommer eux-mêmes, ce qui n'est pas sans susciter moult débats... je vous lis la suite (p18) : « *Chez moi c'est encore moi* », ont donc proposé les escargots. Ce qu'ils voulaient dire, c'est que leur « chez-moi », le lieu où ils se sentent à la maison, est un prolongement de leur corps. Il faut savoir que lorsque le limaçon d'escargot grandit, ses organes [...] se bombent et vont former sur son dos ne sorte de poche en spirale[...] Le calcaire va se former lui-même en spirale sur ce qu'on appelle le manteau de l'escargot, en s'alignant sur la forme spiralée de la peau [...] Ainsi on comprend que l'escargot puisse dire « chez moi c'est encore moi », car son « chez-soi », sa demeure, son abri, est un prolongement, une extension de son corps, un peu comme un squelette externe. C'est important pour l'escargot. Et si on définit ce qui est important comme quelque chose qui fait qu'on n'est plus le même, qu'on n'est plus

2 - Karine Sahler. *Faire de la place*. Edition Les renversantes (2025)

3 - Vinciane Despret. *Le chez soi des animaux (petites fables pour enfants)*. Actes Sud (2025)

vraiment soi si cette chose vient à manquer, l'escargot sans sa coquille ne serait pas vraiment un escargot. »

Et nous, intervenants, que devient-on lors de cette plongée dans l'intime de l'autre ? Et comment peut-on se rencontrer sans se diluer ?

Peut-être plus qu'ailleurs au domicile, l'intime de l'autre convoque nécessairement l'intime en soi. On quitte alors en partie le monde des idées pour plonger de fait dans celui du temps long des images et des métaphores du monde de l'autre. Que faire alors des résonances qui se font jour avec notre propre histoire, notre propre famille, nos propres apprentissages ?

Une proposition : les laisser être, les accueillir les officialiser, les faire circuler car c'est bien là l'endroit de la rencontre, et la rencontre constitue un puissant (si ce n'est le principal) levier thérapeutique.

Et oui, chaque « chez-soi » est donc d'abord un « chez-nous » car nous (humains comme escargots) sommes avant tout des êtres de relation. Ainsi gardons-nous bien de porter un jugement sur les manières d'habiter de nos congénères, car ce que nous appelons incurie ou syndrome de Diogène pourrait bien être pour eux une manière de rendre le monde sécurisant et habitable...

Dézoomons une dernière fois avec Vinciane Despret pour conclure... Pourquoi et comment habite-t-on ? A fin de cette fable poétique, il est question de cohabitation entre blaireaux et renards dans les mêmes terriers, entre frelons et oiseaux dans les mêmes arbres, qui se questionnent sur les raisons de cette cohabitation : *« Les humains disent ne pas pouvoir toujours expliquer pourquoi cela se passe de la sorte. Ils disent que pour le comprendre, il faudrait trouver l'avantage que nous tirons de cette cohabitation. Sans doute y a-t-il des avantages. Mais nous le faisons certainement pour bien d'autres raisons. Peut-être simplement parce que cela en vaut la peine. Ou encore parce qu'on se sent moins seul avec d'autres. Ou parce que la vie est une aventure et que les aventures, ça se vit à plusieurs. Ou parce que cela permet de raconter des histoires. Mais nous le faisons peut-être simplement parce que tout au long de notre très longue histoire à tous, cette longue histoire qui nous a vus apparaître les uns après les autres, avant même que les hommes ne nous donnent des noms et ne se croient maîtres en la demeure, nous avons dû inventer et découvrir des manières de vivre, de construire, d'habiter et surtout d'habiter avec d'autres êtres. Et nous l'avons appris, découvert et inventé simplement parce que c'est ainsi que va la vie sur cette terre, à sa surface et dans ses profondeurs, dans son ciel et dans ses eaux. Ainsi va la vie sur cette terre qui est, pour chacun et pour nous tous, notre « chez nous »⁴.*

4 - Ibid.